

# CLARTÉ

SOMMAIRE. : Editorial. — L'impérialisme français triomphe au Maroc, par *Clarté*. — Nouvelles positions de l'impérialisme : prolétariats occidentaux et peuples opprimés, par *Marcel Fourier*. — Le prix de l'esprit, par *Louis Aragon*. — Le capitalisme a fait son temps (extrait d'un discours de *L. Trotsky*). — Ce que représente dans le monde l'impérialisme américain : Puissance capitaliste des Etats-Unis ; les Etats-Unis et l'or ; les Etats-Unis et l'U.R.S.S. — L'agonie du franc, par *Mécat*. — « Fordisme », par *Malleret*. — A la mémoire de Serge Essénine, par *Léon Trotsky* (traduit du russe par *Georges Altman*). — Documents : L'Anatolie en 1925, par *Kerim Sadi*. — Le Charnier : Le cardinal Mercier est mort, par *Benjamin Péret*. — Appel, par *Paul Eluard*. — Anatole France et la Commune. — Les livres : « *Amœnitates Belgicæ* » de *Beaudelaire*, par *Michel Leiris*. — « Souvenirs familiers à propos de Rimbaud », de *D. Delahaye*, par *Victor Crastre*. — Lettre aux lecteurs de « *Clarté* », par *Marcel Fourier*.



ABONNEMENTS	}	France.....	1 an : 35 fr.	6 mois : 20 fr.	3 mois : 12 fr.
		Etranger.....	1 an : 50 fr.	6 mois : 30 fr.	3 mois : 18 fr.

8, Boulevard de Vaugirard — Paris (15<sup>e</sup>). — Chèque postal : 330-80.



Au Riff, on coupe les têtes des « rebelles »



A Damas, on pend les « bandits druses » (Photo. Wide-World).

**EDITORIAL**

## L'Impérialisme français triomphe au Maroc

Il est particulièrement accablant de considérer, pour l'avenir immédiat du mouvement révolutionnaire français, les conséquences de l'effondrement du front riffain. Conquis, enlevé par la force des armes, le Riff, ce petit coin de montagnes africaines où s'était créé et organisé un centre de résistance exceptionnel en face des vieilles puissances colonisatrices, cessé d'être un danger pour elles. L'Espagne impérialiste y avait essuyé les plus durs revers qu'une nation européenne eût éprouvé depuis bien des années des mains d'un chef « indigène ». La France, à son tour, avait frôlé le désastre. L'exemple de ces tribus riffaines qui tenaient en échec deux grandes puissances occidentales, devenait contagieux pour tous les pays musulmans opprimés.

La Tunisie s'agitait ; en Egypte, au Soudan, la Grande-Bretagne mettait les tanks et les avions en action ; la Palestine, la Syrie étaient en pleine révolte, et de la Turquie aux Indes, cent millions de musulmans célébraient par des cérémonies publiques les succès d'Abd-el-Krim.

Le Riff, terre d'insurrection, sollicitait l'attention de tous les révolutionnaires. Une victoire riffaine et un désastre des troupes coloniales françaises, eût pu devenir un événement politique d'une importance extrême en ce sens qu'obligeant la France à une évacuation précipitée d'une partie du Maroc, et à la remobilisation de plusieurs classes pour préserver son Empire africain d'une révolte générales, de telles mesures eussent forcément créé une situation révolutionnaire dans le pays.

La bourgeoisie française a fort bien compris, tout de suite, combien la partie qui se jouait au nord de l'Ouergha était grave : elle n'a pas hésité à concentrer sur le front riffain des forces militaires se chiffrant pas plus de 200.000 hommes de troupes disposant de formidables moyens matériels ; elle a mis aussi en œuvre contre Abd-el-Krim toutes les ressources de sa diplomatie : elle a finalement triomphé. Et, en vérité, la bourgeoisie a raison de dire et de répéter que c'est une très grande victoire que SA France

vient de remporter dans le Riff : une victoire qui consolide avant tout sa situation de classe dirigeante.

En revanche, cette victoire impérialiste constitue par ce fait même qu'elle est une victoire impérialiste, une défaite grave pour le prolétariat. Ceux qui ne comprennent pas que l'écrasement de « l'insurrection riffaine » est une cause d'amointrissement révolutionnaire au même titre que l'écrasement d'un grand mouvement gréviste, par exemple, fait dans la pratique le jeu du capitalisme. Il apparaît d'ailleurs clairement que la classe ouvrière de ce pays, à part une petite minorité, ne s'est en aucune façon rendu compte de l'importance revêtue par les événements du Riff. La classe ouvrière, en face d'une guerre coloniale qui se déroulait à des centaines de kilomètres du territoire français, et qui n'avait sur la vie intérieure du pays aucune répercussion qui pût rendre cette guerre apparente, la classe ouvrière est restée passive. Cette passivité, escomptée d'ailleurs par le gouvernement, a permis à ce dernier de prendre tout son temps pour pousser contre Abd-el-Krim une double offensive politique et militaire : aussi a-t-il pu préparer Oudjda tandis qu'il opérait un habile prélèvement des troupes dans toutes les casernes de la métropole — prélèvement qui est allé dans certains cas jusqu'à 30 et 35 p. 100, ce qui donne une idée de l'importance des effectifs finalement expédiés sur le front du Riff. Un sabotage en règle de l'expédition militaire, une propagande incessante dans le pays, dans l'armée surtout (les soldats partaient sans grand enthousiasme, certes, mais non plus sans révolte) une agitation entretenue sans faiblesses avec persévérance, et maintenue à son plus haut degré de virulence par l'activité sur tous les terrains, de petites minorités agissantes, une telle tactique eût peut-être permis d'entraîner le prolétariat dans un vaste mouvement en faveur de la cause riffaine. Mais la voix de l'opportunisme social-démocrate fut bien plus entendue par la classe ouvrière que l'appel de l'Internationale communiste.

Il faut bien constater que l'idéologie impé-

200

rialiste a pénétré dans la classe ouvrière, grâce aux opportunistes pseudo intellectuels prolétariens, qui sont, en réalité, des intellectuels bourgeois plus ou moins habilement camouflés. Encore une fois, apparaît le manque de forces idéologiques au service de la révolution. Rien ne fait plus défaut en France que l'esprit révolutionnaire — et tout milite au contraire en faveur de l'emprise de l'esprit bourgeois sur la classe ouvrière. Certes, ces défenseurs innombrables de l'esprit bourgeois : savants, artistes, littérateurs, journalistes, etc., ne prennent pas partie pour l'impérialisme sous sa forme d'oppression la plus brutale. Ils se contentent de nier l'impérialisme ou encore, pour le défendre, ils l'appellent « civilisation occidentale ». Dans ce cas précis de la guerre du Maroc, on a pu se rendre compte par les résultats de l'enquête qui fut faite par la revue *Clarté*, en juin 1925, de quelle mentalité procèdent les intellectuels dits de gauche : pacifistes, anarchistes ou soi-disant révolutionnaires. Combien ont-ils osé s'affirmer contre la France bourgeoise, pour les Riffains? ce qui était évidemment la seule affirmation et la seule position révolutionnaire. Trois sur soixante !

Lorsqu'il s'agit de constituer le « front unique intellectuel » entre tous les gens de la gauche, en vue d'une protestation contre la guerre du Riff, quels principes furent-ils mis en avant, sinon les principes les plus timidement pacifistes puisque, en définitive, « l'appel aux travailleurs intellectuels » se terminait par un appel à la Société des Nations !

« Si vous ne voulez pas de guerre civile, vous devez être impérialiste », disait Cecil Rhodes, un des plus puissants financiers anglais qui fut aussi le colonisateur de l'Afrique du Sud. Cecil Rhodes exprimait ainsi le

point de vue de tous ceux qui, à quelque couche de la bourgeoisie qu'ils appartiennent, ont des privilèges à défendre : il a été compris. L'impérialisme s'est développé et a affirmé sa domination. Mais, actuellement, le partage du monde est effectué et l'opportunisme devient chaque jour plus incompatible avec les intérêts vitaux de la classe ouvrière. Tôt ou tard, il est fatal que le prolétariat comprenne que sa seule voie de salut est dans le communisme.

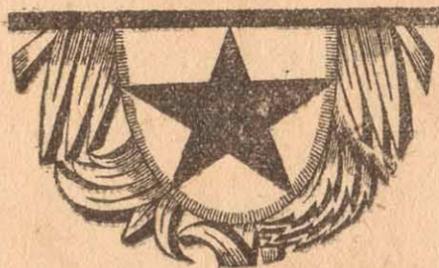
Aujourd'hui, grâce au concours des opportunistes, l'impérialisme français triomphe encore au Maroc. La phase des opérations militaires dans le Riff peut être considérée comme terminée. Nous allons maintenant entrer dans une période de négociations en vue du partage des territoires conquis entre les banques françaises et les banques espagnoles. Nul doute, d'ailleurs, que ces dernières n'aient dû céder à leurs puissantes alliées une part importante des intérêts qu'elles avaient dans les affaires de mines du Riff.

Mais déjà d'autres impérialismes se font jour, d'autres ambitions se réveillent, d'autres appétits se rallument à l'idée qu'un nouveau partage des peuples méditerranéens est rendu possible par suite de la liquidation de l'aventure riffaine : A qui le Riff ? A qui la Tunisie ? A qui l'Egypte ? A qui la Syrie ? A qui Mossoul ?

Et, d'autre part, jamais l'esprit d'indépendance des peuples coloniaux ne s'est manifestée avec plus de virulence. Combien de temps encore les Etats capitalistes d'Europe pourront-ils, par la force des armes, maintenir leurs empires insolents ?

Le front révolutionnaire du Riff a été enlevé. Sachons préparer notre revanche.

CLARTE.



## Prolétariats occidentaux et Peuples opprimés

Il arrive que certains intellectuels, s'ingéniant à donner à la doctrine marxiste une valeur purement abstraite, qu'elle ne saurait avoir en aucun cas, en viennent à considérer la lutte des classes comme une évolution se produisant article par article selon un code préétabli, aboutissant sans heurts au socialisme. Dès lors, toutes leurs préoccupations consistent à agir sur les événements de façon à empêcher ces événements d'amener le prolétariat dans une situation telle qu'il n'y ait pour lui d'autre issue que dans la révolution. De tels doctrinaires, qui se prétendent marxistes, on ne sait trop pourquoi, sont en réalité des traîtres à la classe ouvrière, puisque leur zèle socialiste les conduit à pactiser sans cesse avec la bourgeoisie pour l'aider à « arranger les choses ».

D'autre part, il est une autre catégorie d'idéologues « parvenus à l'intelligence théorique du mouvement historique », qui, ralliés momentanément au prolétariat, s'étonnent de constater un désaccord entre la doctrine et les faits. Ceux-là reprochent au prolétariat de ne pas être suffisamment révolutionnaire ! Leur grand tort consiste à faire une part dans leur esprit à la doctrine et une autre part aux faits, ou sous une autre forme, de considérer eux aussi la doctrine dans l'abstrait et les faits dans le concret. En réalité, doctrine et faits sont étroitement conditionnés l'un par l'autre. On peut même affirmer que la doctrine marxiste réside entièrement dans les faits; c'est pourquoi elle reste dans le temps une doctrine si vivante. Quoiqu'il en soit, les idéologues auxquels je fais allusion, animés de désir constant de voir les faits s'adapter en toutes circonstances à la doctrine, en viennent à perdre tout sens des réalités objectives et, finalement, désespérant de voir la révolution se produire dans le temps où ils l'attendaient, ils s'en prennent à la doctrine et l'accusent de les avoir trahis. Du même coup, les voilà qui perdent confiance dans la valeur révolutionnaire du prolétariat. La plupart d'entre eux vont à l'anarchie et rejoignent tôt ou tard la classe dont ils étaient sortis.

\*

Il est un fait évident : c'est que dans la période aiguë de lutte des classes traversée par la plupart des Etats européens depuis la guerre

de 1914, et à la suite de la guerre, la combativité des prolétariats européens est apparue comme singulièrement réduite. Partout ailleurs qu'en Russie où il était numériquement le plus faible, le prolétariat a été vaincu sans avoir jamais lutté, pas plus en Italie qu'en Allemagne, avec la totalité de ses forces. Aujourd'hui, nous enregistrons de façon apparente tout au moins une période de stabilisation du capitalisme (1). En regard, nous avons à constater, sous l'action de petites minorités mi-prolétariennes, mi-nationalistes, la vigueur dont font preuve les peuples opprimés d'Orient et d'Asie dans leur résistance contre les Etats capitalistes.

Ainsi donc, d'une part le capitalisme trouvant dans l'impérialisme la possibilité de réaliser des super-profits, utilise une partie de ses super-profits à corrompre passagèrement, nous le verrons tout à l'heure, le prolétariat des métropoles en l'intéressant à l'exploitation des colonies. Mais, d'autre part, l'impérialisme, s'il parvient ainsi à s'assurer de façon d'ailleurs extrêmement

(1) A l'heure actuelle, bien que les conditions objectives dans lesquelles se trouvent les prolétariats européens ne soient pas favorables à l'action révolutionnaire — mais elles peuvent le redevenir — une nouvelle crise économique dont la gravité ne saurait être encore exactement évaluée, apparaît imminente, crise causée par l'échec définitivement avéré de la reconstitution des marchés mondiaux par les super-impérialismes de l'Amérique et de la Grande-Bretagne.

Déjà dans cette sorte de compétition entre les Etats-Unis et l'Angleterre, cette dernière est pratiquement éliminée. Pour s'en rendre mieux compte, il suffit de jeter les yeux sur les récentes statistiques publiées récemment sur la situation économique de la Grande-Bretagne. Il ressort que le commerce extérieur de la Grande-Bretagne décroît dans des proportions formidables. L'exportation du charbon — principale source des revenus du capitalisme britannique — est tombé de 100 millions de livres sterling en 1923, à 72 millions en 1924 et 50 millions en 1925, d'où la nécessité pour la Grande-Bretagne d'abaisser le prix de revient en diminuant les salaires des mineurs, d'où lutte entre les mineurs et le patronat. L'activité des chantiers de construction navale qui donne l'étiage de l'activité du commerce du Royaume-Uni est passé de 404 navires terminés et 113 mis en chantier dans le premier trimestre de 1924 à 217 terminés et 53 mis en chantier dans le dernier trimestre de 1925. Le budget est en déficit pour neuf mois d'exercice de 88 millions de livres sterling.

précaire la paix à l'intérieur, se voit dans l'obligation de mener constamment sur les théâtres d'opérations extérieures des luttes, armées ou non, qui sont pour lui, au fur et à mesure de son expansion, une source d'affaiblissement — plus vastes sont les territoires où il pénètre et plus nombreux les peuples qu'il opprime.

Il est certain que l'Impérialisme peut donner aux Etats capitalistes la possibilité de neutraliser temporairement dans les métropoles, une partie de leur classe ouvrière en lui assurant des conditions d'existence privilégiées. Il peut même parvenir, par les hauts salaires à rapprocher une fraction du prolétariat des conditions d'existence sociale de la petite bourgeoisie. Et, qu'a gagné en fin de compte le capitalisme? Une tranquillité provisoire peut-être, et encore. Mais a-t-il réussi à supprimer le prolétariat? Evidemment non. Certes, le capitalisme a acquis de nouvelles forces productives. Mais qu'est-ce que cela signifie?

« Chaque nouveau développement de la force productive du travail, disait Marx, creuse un abîme plus large et plus profond entre les différentes classes ». Or qu'est-ce donc qu'un prolétariat « privilégié »? C'est un prolétariat qui, au cours de luttes syndicales innombrables et au prix de quels sacrifices, a réussi à arracher au capitalisme certaines réformes comme la limitation de la journée de travail, le réajustement des salaires au coût de la vie, etc. Mais perd-il sa qualité de prolétariat? Cesse-t-il d'appartenir à la classe exploitée? Non, évidemment. Certains parlent d'un prolétariat embourgeoisé. (Lénine disait même corrompu). Mais, est-ce que le prolétariat, même lorsque ses conditions d'existence sociale sont à peu près analogues à celles des classes moyennes de la bourgeoisie : petits fabricants, détaillants, artisans, paysans, est-ce que ce prolétariat s'incorpore aux classes moyennes? Ce point de vue est indéfendable, du moins pour des marxistes. Economiquement, les classes moyennes sont réactionnaires. Si elles combattent la grande bourgeoisie, c'est parce que cette grande bourgeoisie, en concentrant sans cesse les moyens de production, est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes; si elles agissent révolutionnairement, c'est par crainte de tomber dans le prolétariat. Mais le prolétariat, tout au contraire, ne parvient à se hausser au niveau d'existence sociale des classes moyennes que parce que la concentration industrielle à outrance du capitalisme lui a permis de s'organiser et de faire pression sur la grande bourgeoisie pour obtenir certaines améliorations à ses conditions de vie. Constatons donc que le mode de production auquel participe l'artisan est essentiellement différent du mode de

production auquel participe l'ouvrier salarié.

Leurs intérêts économiques sont divergents. Rien de commun dans leurs rapports sociaux. Il n'en reste pas moins que certains intérêts politiques immédiats peuvent rapprocher les classes moyennes du prolétariat et, pratiquement, toute révolution prolétarienne semble vouée à l'insuccès si les classes moyennes — ou du moins une partie importante des classes moyennes — n'y participent pas. Cependant, la classe révolutionnaire, c'est toujours et par essence même, le prolétariat.

Le prolétariat « corrompu », « privilégié », demeure, même passif, la seule classe historiquement révolutionnaire. Ses facultés, son ardeur combattives, peuvent être pour un temps émoussés; il peut même perdre en certaines circonstances le sens profond de sa mission révolutionnaire et se laisser entraîner dans le sillage politique de la bourgeoisie. Cela peut retarder à coup sûr l'échéance de la révolution; cela n'abolit pas la révolution prolétarienne. D'autant, que les crises économiques que le capitalisme ne peut éviter, ont tôt fait de replacer le prolétariat privilégié dans des conditions, ou pour défendre ses privilèges, ou plus simplement ses salaires, il est obligé de passer à l'action de classe. Exemple, la récente grève des mineurs anglais. Au parti politique qui constitue son avant-garde et qui dirige dans l'action la classe ouvrière, de lui donner en temps voulu des mots d'ordre de ralliement et de combat.

\*\*

Mais, d'autre part, si l'Impérialisme, sous certaines conditions parvient ainsi à réduire les capacités révolutionnaires immédiates du prolétariat le plus évolué, sans réussir pourtant à le supprimer en tant que classe révolutionnaire, il dresse contre lui en d'autres points du monde un prolétariat colonial, prolétariat manœuvre qui, lui, se trouve à peu près exactement dans les mêmes conditions d'exploitation intensive, dans la même atroce misère que les prolétariats d'Europe lorsque la grande industrie y fit son apparition.

En Chine, par exemple, le bon marché de la main-d'œuvre et la docilité des travailleurs, font de ce pays le « paradis des entrepreneurs », selon l'expression employée par le Consul britannique de Tchéou, reproduite dans le Livre Bleu anglais, paru il y a quelque temps. Qu'on en juge :

Voici quelques documents extraits d'un rapport officiel concernant les conditions de travail en Chine et l'emploi de la main-d'œuvre enfantine : « On peut dire avec certitude qu'un

travailleur de la catégorie des coolies ne gagne pas plus de 15 dollars par mois en moyenne et que certains tels que les coureurs de pousse-pousse ne touchent pas plus de 4 dollars. Le coût moyen de la vie pour un ménage sans enfant appartenant à la classe sociale la plus pauvre, a été évalué en général à 16 dollars par mois. » Dans les filatures, les membres de la commission ont constaté « qu'un grand nombre d'enfants n'ayant pas plus de six ans étaient employés la nuit. La durée du travail est en général de douze heures; le salaire ne dépasse pas 20 cents-argent par jour. En employant cette main-d'œuvre dans les filatures et les fabriques, l'entrepreneur peut s'assurer un bénéfice de 4 dollars par mois et par enfant. » Dans certaines fabriques, la commission a signalé que la durée du travail était de treize et de quinze heures par jour, uniformément pour les hommes adultes, femmes et enfants (2).

On se rend ainsi compte des conditions d'exploitation de ce prolétariat manœuvre dont l'entretien coûte exactement ce dont il a besoin pour vivre et pour perpétuer sa race. Mais, un tel prolétariat, et justement l'exemple récent de la Chine l'a prouvé, prend aussitôt qu'il naît, conscience de son rôle révolutionnaire. Ayant pour guide la doctrine communiste et utilisant l'expérience acquise par les prolétariats occiden-

(2) Le rapprochement s'impose entre les conditions du travail dans les filatures en Chine, en 1926, et les conditions du travail dans les filatures d'Alsace en 1840. Voici, à ce propos, quelques passages extraits d'un rapport d'un certain docteur Villermé, cité par Lafargue, dans son « Droit à la paresse » : « A Mulhouse, à Dornach, le travail commençait à 5 heures du matin et finissait à 5 heures du soir, été comme hiver... il faut voir arriver les ouvriers chaque matin en ville et partir chaque soir. Il y a parmi eux une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et un nombre considérable de jeunes enfants aux mains sales, non moins hâves, couverts de haillons... J'ai visité ces misérables logements où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau... cette misère est si profonde dans le département du Haut-Rhin que, tandis que dans les familles de directeurs d'usine, des fabricants, des négociants, etc., la moitié des enfants atteint la 21<sup>e</sup> année, cette même moitié cesse d'exister avant deux ans accomplis dans les familles de tisserands et d'ouvriers de filatures ». Parlant du travail à l'atelier, Villermé écrit : « Ce n'est pas là un travail, c'est une torture et on l'inflige à des enfants de six ou huit ans. Au bain, les forçats ne travaillent que 10 heures... dans les manufactures d'Alsace, il en est où la journée de travail est de 16 heures. »

Comme on voit, le capitalisme n'a fait que transporter ses méthodes d'exploitation primitive, mais en les amplifiant, des métropoles aux colonies :

taux, ce prolétariat, malgré son petit nombre, a montré quelle était son importance historique dans la lutte générale de la classe ouvrière dans le monde entier contre l'impérialisme.

C'est en 1922 seulement, qu'éclatèrent les premières grandes grèves ouvrières en Chine qui furent aussitôt réprimées avec la plus extrême violence. Mais c'est seulement en juin 1925 que le prolétariat chinois engagea la première grande bataille dont les répercussions ne peuvent encore être évaluées.

Il n'entre pas dans mes intentions d'établir ici un historique complet du mouvement gréviste chinois. Mais pour le juger à son importance, il suffira d'apprendre que chaque journée de grève à Hong-Kong coûtait, selon les informations du correspondant du *Times*, 25 millions de francs, et que les pertes subies par l'industrie britannique en deux mois de grève, furent évaluées à 15 millions de livres sterling. Toute la navigation britannique dans le Pacifique fut interrompue. L'industrie textile de Lancashire se trouva en grande partie paralysée; les exportations de la Grande-Bretagne subirent d'énormes réductions. Les capitalistes japonais de leur côté firent des pertes de semblable importance (3).

(3) Dans sa remarquable brochure : « Le mouvement national et la classe ouvrière en Chine », publiée par la Bibliothèque de l'I. S. R., Heller donne l'appréciation suivante : « Par-dessus les vieilles traditions, le sentiment de l'unité nationale s'est formé et s'est fortifié, le sentiment de la communauté nationale, le désir de protester violemment contre l'oppression coloniale dans toutes ses formes et manifestations, une sensibilité extrême à l'égard de tout ce qui porte atteinte à la souveraineté de la Chine et empêche sa libération et son unité. Politiquement, tout cela est résumé dans la brève formule qui est le mot d'ordre national chinois : « A bas les traités scélérats ». Cela veut dire : contre les « concessions, contre le pouvoir des étrangers, contre l'exterritorialité, contre les tribunaux consulaires ! Et cela veut dire enfin : « Pour la Chine libre, indépendante et souveraine ». C'est là une revendication de toute la nation, de toutes les couches de la population chinoise : c'est un fait que ne nient même plus les impérialistes les plus endurcis... C'est ce qui explique le soutien trouvé par les grèves de Shanghai et de Hong-Kong, dans tout le pays, dans toutes les couches de la population. Cela explique aussi ce fait unique en son genre : le gouvernement de Douan-Tsi-Djoui envoyant 150.000 dollars aux grévistes de Shanghai, et 100.000 dollars aux grévistes de Hong-Kong, par l'intermédiaire de Canton. Ce rôle du prolétariat chinois peut sembler surprenant et incompréhensible, étant donné qu'en Chine, sur une population de 400 millions, c'est à peine s'il y a 2 millions d'ouvriers industriels, d'ailleurs faiblement organisés au point de vue politique et professionnel... Dans ce processus qui, en Chine, se rattache inévitablement à une lutte intransigeante contre l'impérialisme, la petite bourgeoisie suit la classe ouvrière. »

Mais, ce qui rend particulièrement importante l'action révolutionnaire du prolétariat chinois, c'est que ce prolétariat menant sa lutte sur le double plan ouvrier et national, dresse contre les exploiters étrangers (4) la masse de l'im-

(4) Dans « *L'Impérialisme dernière étape du capitalisme* », Lénine étudiant le parasitisme et la gangrène du capitalisme, cite un passage de l'économiste anglais bourgeois Hobson « *qui ne saurait être suspecté de partialité envers le marxisme* », ajoute-t-il. Hobson apprécie ainsi la perspective du partage de la Chine : « *Une grande partie de l'Europe occidentale pourrait alors revêtir l'aspect et le caractère du sud de l'Angleterre, de la Riviera et des régions de l'Italie et de la Suisse les plus fréquentées par les touristes et où demeurent de préférence les riches. On y verrait une petite minorité d'aristocrates opulents recevant de l'Extrême-Orient des dividendes et des pensions, un groupe un peu plus considérable de serviteurs professionnels et de négociants, un plus grand nombre de domestiques, d'ouvriers de transport et d'ouvriers industriels occupés à faire certains articles de luxe. Les principales branches d'industrie auraient disparu, le torrent des produits alimentaires et des matières premières dégrossies affluerait d'Asie et d'Afrique... Loin de faire progresser la civilisation mondiale, une plus large alliance des Etats européens, une fédération des grandes puissances européennes pourrait impliquer l'immense danger d'un parasitisme occidental, créer un groupe de nations industrielles avancées dont les classes supérieures recevraient un formidable tribut de l'Asie et de l'Afrique... etc... » Et, commentant ce texte, Lénine écrit : « *Hobson a parfaitement raison. Si les forces de l'impérialisme ne rencontraient pas de résistance, tel serait, en effet, leur aboutissement. La signification des Etats-Unis d'Europe, sous la domination actuelle de l'impérialisme, est ici affirmée avec justesse. Ils eut fallu ajouter seulement que, à l'intérieur même du mouvement ouvrier, les opportunistes, momentanément vainqueurs dans la plupart des pays, travaillent systématiquement dans le sens indiqué par Hobson. L'impérialisme qui implique le partage du monde et son exploitation et procure des bénéfices élevés à une infime minorité de la population des pays les plus riches, crée la possibilité économique de corrompre la couche supérieure du prolétariat et, par là même, engendre, alimente et consolide l'opportunisme. Mais il ne faut pas oublier les forces contre-carrant l'action de l'impérialisme et, en particulier de l'opportunisme, forces que, naturellement, il est impossible au social libéral Hobson de distinguer.* » Or, ces forces ne sont-elles pas précisément celles qui font agir le prolétariat en classe révolutionnaire.*

« *Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social traditionnel. Que les classes dirigeantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste ! Les prolétaires n'ont rien à y perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à y gagner.* » — Karl MARX.

mense peuple chinois.

A l'exception de la grande bourgeoisie chinoise, capitaliste et commerçante, les masses de la petite et même de la moyenne bourgeoisie urbaine, encadrent la classe ouvrière et lui apportent une aide matérielle importante. Le mouvement de sympathie en faveur des grévistes de Shanghai et de Hong-Kong fut si fort qu'il obligea le gouvernement de Pékin à leur envoyer des secours en argent.

\*\*\*

L'exemple chinois vaut dans sa portée économique pour tous les prolétariats, manœuvres des colonies et les peuples opprimés. Partout la révolte gronde et chaque progrès de l'Impérialisme vaut au mouvement ouvrier mondial de nouvelles forces.

L'Impérialisme a ajouté des sources nouvelles de profits pour la bourgeoisie des monopoles. Il a accru dans des proportions formidables les forces productives du monde entier. Comme Marx le prévoyait, « *la bourgeoisie est parvenue par le rapide développement des instruments de production et des moyens de communication à entraîner dans le courant de sa civilisation jusqu'aux nations les plus barbares; elle les a obligé, sous peine de mort, à introduire chez elles la soi-disant civilisation, c'est-à-dire à devenir bourgeoises* ». Mais, envahissant le globe, la bourgeoisie a créé des peuples entiers de prolétaires. Elle a rendu solidaires à travers les Océans, l'ouvrier filateur de Manchester et le coolie chinois de Hong-Kong.

Elle a porté dans le monde entier les germes de la guerre des classes. Et aujourd'hui, le conflit n'est plus dans des cadres nationaux entre des bourgeoisies et des prolétariats, mais bien entre la bourgeoisie mondiale, hiérarchisée par l'Impérialisme et le prolétariat mondial. La révolution pour avoir été retardée plus longtemps par la suprême construction du capitalisme, l'Impérialisme, sera, lorsqu'elle éclatera, d'une portée plus totale.

Marcel FOURRIER.

## Le Prix de l'Esprit

Que la pensée soit une marchandise, cela ne vient que lentement à l'esprit d'un homme. Tout d'abord, l'écarte d'une semblable conception, qui ne naîtra que d'une longue expérience sociale, d'une expérience séculaire de la société. A un état déjà très avancé de celle-ci, quand presque tout s'y est situé, quand presque tout est déjà l'esclave de la machine, la pensée jouit encore d'une sorte d'indépendance, qui semble se survivre au milieu des servages. Cela est si vrai, qu'un peu plus tard, quand la pensée à son tour succombe, elle garde pourtant quelques trompeuses apparences de liberté, elle se sert toujours du langage de la liberté, alors qu'elle porte enfin comme une pièce de viande l'étiquette marquée de son prix, alors qu'elle se vend pour permettre dans les cadres sociaux définis l'existence de celui qu'on nomme un intellectuel.

C'est à cet état du monde qu'insensiblement nous a conduit le régime capitaliste, avec ses contradictions, que le sang de temps à autre concilie tant bien que mal. Même au sein de la classe révolutionnaire, il règne un grand mépris de la pensée en tant que telle, personne n'estime plus la pensée que pour ses applications positives (en effet, les habitudes de jugement des bourgeois seules exprimées librement tendent à se généraliser). D'où la situation exceptionnelle dans la constellation sociale des prétendus intellectuels, qui sont les prostitués de l'esprit. Aucune autre situation peut-être ne peut servir aussi bien à montrer les contradictions essentielles au capitalisme, et partant permettre de nous confirmer dans la nécessité du grand bouleversement qui commence à se réaliser sous nos yeux, de la Révolution mondiale dans laquelle il est inadmissible que nous restions passifs, dès que l'idée s'en est imposée à nous.

La pensée n'est pas un objet d'échange à l'état pur. Si peu qu'elle se mêle à la matière, il faut bien qu'elle prenne un poids, une forme, pour constituer un bien qui s'acquiert, qui sera plus tard à tous les encans revendu. Elle prend une forme sociale, elle n'est une marchandise qu'autant qu'elle revêt cette forme sociale, qu'elle tient compte par suite des modalités de la société où elle se produit; et, à ce titre, la pensée-marchandise est essentiellement une émanation du capitalisme, la domestique du capitalisme, son auxiliaire. A ce titre également, rien ne justifie mieux ce mépris dont je parlais, que porte aux intellectuels le prolétariat

opprimé. Les intellectuels sont bien les ennemis serviles de la Révolution, et d'autant plus ses ennemis qu'ils feignent parfois d'être ses défenseurs. J'ai toujours pensé : Voilà un traître, quand j'ai entendu l'un d'eux déclarer qu'il aimait le peuple. A quoi donc tient ce détournement de toutes les forces de l'esprit au profit de la société? et toutes les forces de l'esprit sont-elles ainsi détournées? C'est ce que peut nous apprendre un examen des formes sociales de la pensée, des formes de la pensée-marchandise, si nous voulons un instant oublier des habitudes que nous avons prises dès l'enfance, dont nous n'avons jamais jugé la douteuse origine, et qui nous font envisager comme naturelles des manières d'être qui sont au moins surnaturelles, qui baignent dans un mystère que nous ne savons plus reconnaître. Comme un nom étrange ou ridicule est par nous tous les jours sans étonnement répété, parce qu'il sert à désigner une ville, un homme bien connus, de même, nous regardons un livre sans comprendre quel monstre nous tenons entre nos mains, quelle chimère mythologique qui, par le papier, l'encre, l'impression, le brochage, etc., demeure bétail terrestre, débitable à l'étal, et, par son contenu impondérable, est cependant oiseau, et plus fuyant encore que l'oiseau du ciel.

Les marchandises putes, je veux dire celles où l'homme ne se trahit que par le travail, où la pensée que l'on pourrait découvrir apparaît déjà comme un bien social, depuis longtemps tombé dans le domaine public (ainsi sans doute l'idée de faire une table, de l'adapter à un besoin auquel elle répond, sera-t-il pris comme une trace de pensée dans cette table qu'on va me vendre, mais un autre homme aurait pu faire une table, mais l'idée de table est, pour ainsi dire, retournée à la matière, tout se passe au moins comme si elle l'était, parce qu'elle est la propriété de tous et non plus une invention), les marchandises pures, disais-je, laissent toujours apercevoir en elles la quantité de travail humain qu'elles ont exigée. Il y a une relation qui permet de rapporter cette quantité de travail à l'état mondial de la production : c'est là apprécier ce travail. Cette appréciation tient exactement compte des conditions du travail, de l'utilité du produit de ce travail. Mais prenons une marchandise hétérogène, qui tire sa valeur de l'élément intellectuel qu'elle contient. Le substrat qui sert à la porter est une pauvre chose. Il révèle bien un certain travail intermé-

diaire entre la pensée et son consommateur. Mais ce travail ne constitue pas la valeur de la marchandise. Il y intervient à peu près comme le fret dans l'évaluation d'un objet qui nous vient d'Amérique. L'objet lui-même est la pensée. Reprenons l'exemple du livre. Il est bien évident que ce qui en fait la vraie valeur n'est pas seulement le nombre de pages, le nombre de caractères. Cela est si vrai qu'à égalité physique certains livres, parce qu'ils contiennent des réclames, sont distribués gratuitement, d'autres sont vendus. Qu'est donc cet élément intellectuel qui fait la valeur du livre ? Personne ne l'a jamais dit, et cela tient simplement à ce qu'il n'existe aucun critérium qui permette de l'établir.

Puisqu'il fait la valeur de la marchandise hétérogène, l'élément intellectuel semble devoir représenter une certaine quantité de travail, et dans une société capitaliste aucun doute n'est porté contre une pareille allégation. D'où cette extraordinaire expression *le travail intellectuel* qu'on oppose ingénument au travail dit manuel, sans remarquer qu'il est stupide de comparer des quantités incommensurables, le travail manuel étant une fonction du temps, le travail intellectuel n'étant pas une fonction du temps. De cette croyance dans l'unité de nature des deux sortes de travail, de la confusion verbale qui en résulte, découlent toutes les contradictions que comportent les marchandises hétérogènes, leur évaluation sociale. Pour ne poursuivre qu'un seul exemple, remarquons que l'absurdité, la niaiserie, la bassesse de son contenu n'altèrent en rien la valeur d'un livre, et que l'utilité de ce contenu, entendu comme l'utilité d'une table, n'intervient pas en réalité dans la valorisation du livre. Rien n'est plus contestable que l'utilité d'un livre, c'est au moins matière à débat. Il ne semble pas que cela ait jamais frappé un homme qui entre chez un libraire. Si nous consentons à considérer le livre de ce point de vue de l'utilité, nous serons étonnés de voir que rien ne distingue commercialement un livre dont les effets innombrables transforment un monde, d'un livre qui distraie quelques milliers de personnes, si ce n'est parfois que le second fait vivre, quand le premier fait mourir son auteur.

Cette dernière phrase n'a rien d'exagéré. Elle contient le principe qui permet de comprendre ce qui distingue la pensée de ses contrefaçons mercantiles. La pensée ne constitue pas un travail, elle constitue la vie même d'un homme, elle est le produit de cette vie, ce qui ne peut être asservi de cette vie. On peut dire que dans les conditions économiques actuelles, où rien n'é-

chappe à ces conditions, il n'y a plus à proprement parler de pensée, puisque même dans l'esprit tout est la proie de la servitude.

La pensée telle qu'elle s'y rencontre, n'est plus que la pensée liée à ce système, la pensée-marchandise, sorte de dégradation, et pour me servir encore une fois de cette expression, la pensée retournée à la matière. La pensée machinale, est-ce encore la pensée ? La pensée est révolutionnaire par définition, ou ce n'est pas la pensée, ce que vous prenez pour elle. Dans la société où nous vivons, il peut arriver que la pensée véritable, je le répète révolutionnaire par essence, pour s'exprimer emprunte les modalités de la pensée-marchandise : livre, tableau, etc. C'est là une dangereuse partie qu'elle joue, et le plus souvent, elle la perd, elle s'enlise, elle n'est plus que ce qu'elle feignait d'être. Il y a des bibliothèques, des musées, qui sont pleins de ces intentions excellentes qui n'ont à la fin produit que de menus objets d'échange.

Mais peu à peu dans les ténèbres mondiales une certaine conscience de soi se forme au fond de toute pensée. La démarche intellectuelle qui peut être seule depuis cinquante ans compte, a mené par ci par là quelques esprits au même point critique. Forcés de s'exprimer par les voies qui leur sont imposées, ils ne les ont empruntées qu'en connaissance de cette obligation. Et ils n'ont cherché dans ces voies que le pouvoir de les désertier. A cela, vous reconnaîtrez la pensée de ses contrefaçons, qu'elle n'est pas la prisonnière du véhicule qui la porte, qu'elle ne s'évanouit pas avec sa forme, qu'au contraire, elle est le plus souvent la condamnation de cette forme. De tant de débats dont le bruit déformé vient aux oreilles d'un passant qui n'a pas pris part à la lutte, depuis un siècle il semble, et cela se répète, que seul le débat formel ait passionné les détenteurs véritables de l'esprit. Simple erreur d'interprétation, que quelques roublards entretiennent. Au vrai, ce n'était pas pour préférer une forme à une autre que les esprits les plus indépendants ont refusé toujours de vivre de ce qui avait été réduit à la mesure sociale. Voyez quelle pauvre chose souvent ils ont péniblement préféré aux plus beaux chemins battus. Le débat formel, la révolte formelle, trahissait leur insoumission, c'est tout.

Nous commençons de comprendre combien ces sursauts isolés étaient sous mille manteaux semblables. Le tableau des efforts monstrueux des vrais intellectuels à des fins infimes dans toute l'histoire des temps modernes, traduit l'impossibilité pour l'esprit de s'adapter aux conditions du capitalisme. Et plus la sujétion devient étroite, plus cette disproportion s'accuse. Il y a

là une chambre de pression, et il faudra que sous cette poussée la machine bientôt éclate. C'est à tort qu'on croit pouvoir négliger la valeur révolutionnaire de la pensée. Il est bien sûr qu'à elle seule la pensée ne peut rien. Mais quand elle sera retournée à la force qu'elle doit naturellement mouvoir, quand elle aura renoncé à tous les échappatoires qui, tant bien que mal, ont jusqu'ici permis de la dériver, quand elle aura trouvé dans les véritables forces révolutionnaires mondiales cette forme d'expression que n'est pour elle aucune des anodines modalités ordinaires auxquelles on entend la réduire, alors la pensée apparaîtra dans son vrai jour, alors brillera le plein soleil de la Révolution.

Peu à peu l'homme se déprend des passe-temps bourgeois qui semblaient l'essentiel de sa fameuse civilisation. On m'accusera de n'avoir en vue que la littérature, si je parle ici du jeu de rimes qui a fait palpiter des générations. Je n'y fais allusion que par image. Déjà ces lignes égales et sonnantes ne semblent plus à personne que les survivances ahuries d'un passé puéril. D'autres choses s'useront, et ce qui paraît encore l'occupation d'un homme deviendra bon pour les nourrices. Que dire des romans ? On sait qu'il y a déjà des peintres qui ont perdu le respect de la peinture. Tout cela s'évanouira. Il est bon que l'on sache que déjà la pâleur de cet évanouissement se répand sur le visage de l'humanité.

Pourtant à peindre et à écrire, par exemple, la pensée aujourd'hui encore s'épuise. Est-ce à dire que peintres et écrivains ne soient à coup sûr que des contrefacteurs ? La plupart, je vous l'accorde. Mais il en est parmi eux qui acceptent ces médiocres moyens d'expression, ces instruments qu'ils briseront à la première ruée dans la rue, parce qu'ils se savent assez forts pour les retourner contre ceux qui n'en attendaient que le plaisir. Si nous nous plaçons au point de vue des bourgeois, à supposer que quelque clarté puisse pénétrer ces têtes mécanisées par le bien-être et la civilisation, il est certain que les détenteurs de la pensée vivent dans une société capitaliste par pure et simple escroquerie. Escroquerie perpétuelle, pour eux qui méprisent la marchandise livrée, et ne la considèrent que comme le substrat d'un poison. Ils empoisonnent ceux dont ils vivent. Je parle d'intellectuels idéaux, d'intellectuels qui mériteraient ce nom. Je n'ai personne en vue.

La situation faite à l'esprit est donc aujourd'hui avant tout une situation révolutionnaire. Cela ressort de tout ce qui a été dit. Mais sans doute faut-il revenir pour mieux le montrer sur la conception du *travail intellectuel*, telle qu'elle se dégage aujourd'hui de l'expérience capitaliste.

Louis ARAGON.

(A suivre.)

DORJOT. — « ... Le petit peuple qui luttait contre vous vient d'être écrasé et il se soumet à vos exigences. Je veux vous dire aujourd'hui que ce n'est pas la jour de votre victoire que nous allons nous arrêter de protester. Au contraire, notre protestation sera plus forte, plus violente encore aujourd'hui qu'elle ne l'a été au cours de la guerre ! »

M. OUTREY. — « Il n'est pas possible de prononcer des paroles plus anti-françaises ! »

DORJOT. — « ...L'année dernière, nous avons précisé ici avec le maximum de clarté, notre position à l'égard non seulement des Riffains mais de toutes les insurrections coloniales. Vous citez à l'appui de votre thèse un télégramme que nous avons envoyé au moment où les Riffains luttèrent contre les Espagnols. Il contenait l'affirmation que nous, communistes, nous sommes pour la défaite de l'impérialisme français. Cette affirmation, je ne la renie pas. »

M. BIRÉ. — « Où sont donc les gendarmes ! »

DORJOT. — « ...Si j'avais eu la conviction que les Riffains alliés aux Marocains, aux Algériens et aux Tunisiens pouvaient conquérir leur indépendance, vous pouvez être sûrs qu'ici ce n'est pas la paix que je leur aurais conseillée, mais la lutte à outrance ! »

M. LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE. — « Il est impossible de laisser dire dans une Chambre française qu'un député français aurait pu, à un moment quelconque, conseiller à qui que ce soit, de tirer contre des soldats français. Je vous rappelle à l'ordre. »

M. BLACHEZ. — « M. Doriot a prononcé des paroles criminelles ! »

DORJOT. — « ...Les aventures coloniales, commencent souvent par des victoires faciles à dix contre un sur les champs de bataille de l'Islam. On ne sait pas où elles se terminent, ou plutôt, on le sait trop : elles se terminent sur le champ de bataille de l'Europe. 1914 est là pour nous rappeler cette vérité. C'est pourquoi je conclus en disant, le jour de votre victoire : la victoire de l'impérialisme, c'est la défaite du peuple ! »

(Extraits du *Journal officiel* de la séance de la Chambre du 11 juin.)

# Le Capitalisme a fait son temps

Le 15 février dernier, Léon Trotsky prononçait à Moscou sur les rapports entre l'Europe et l'Amérique, un discours d'une immense portée politique et d'un sens révolutionnaire extrêmement net. Ce discours, dont nous nous excusons de ne pouvoir publier dans les colonnes de notre nouvelle « Clarté » que les fragments les plus essentiels, constitue une précieuse mise au point de l'évolution des impérialismes ainsi que des perspectives révolutionnaires et nous nous félicitons que cette mise au point soit faite par un homme dont personne ne saurait avoir aujourd'hui la prétention de contester l'autorité (1). Nos lecteurs se souviendront que c'est en portant de cette même analyse des rapports Europe-Amérique que j'avais essayé de déterminer (Clarté du 1<sup>er</sup> janvier 1925) les nouvelles positions de l'impérialisme dans le monde. — M. F.

Dans la première partie de son discours, Trotsky étudie l'évolution du mouvement ouvrier aux Etats-Unis : « Il est dans le mouvement ouvrier mondial contemporain, dit-il, deux pôles qui marquent avec une netteté, jamais atteinte dans l'histoire, les deux tendances essentielles de la classe ouvrière dans le monde. D'un côté chez nous le pôle révolutionnaire, de l'autre, aux Etats-Unis, le pôle réformiste. En effet, le mouvement ouvrier américain au cours de ces deux ou trois dernières années se présente sous un aspect réformiste, revêtant des formes et adoptant des méthodes d'un perfectionnement et d'un fini jusqu'alors inconnus partout ailleurs. »

La politique du capitalisme américain consiste à s'organiser aux Etats-Unis comme dans une place d'armes en vue d'opérations de grande envergure à l'extérieur. En effet, le résultat de la guerre de 1914 a renversé les rapports réciproques de l'Europe et des Etats-Unis. Tandis que l'Europe s'est appauvrie, les Etats-Unis, au contraire, regorgent de richesses.

Trotsky étudie ensuite l'expansion impérialiste des Etats-Unis : « Etant donné, dit-il, la puissance des Etats-Unis d'une part et l'affaiblissement de l'Europe d'autre part, il est évident qu'il y a lieu à une nouvelle répartition des forces, des sphères d'influence et des marchés mondiaux. » Les Etats-Unis, d'ailleurs prennent l'offensive, mais pour l'instant leur tactique est d'user de leur capital financier plutôt que de leurs forces militaires. Ainsi, ils donnent une allure « pacifiste » à leur impérialisme. Jusqu'à ce jour, les Etats-Unis ont investi dix milliards de dollars environ dans l'économie des autres pays. Mais, fait significatif, le capital américain se dé-

sintéresse de plus en plus des emprunts gouvernementaux pour se porter vers les emprunts de l'industrie privée. Ainsi, il pénètre plus intimement dans les rouages mêmes de l'économie mondiale.

Qu'est-ce donc que l'ère pacifique de l'américanisme, dans la réalité des faits? Trotsky tient à s'expliquer la dessus. D'ailleurs, une simple énumération des événements mondiaux les plus importants qui se sont produits au cours de ces dernières années montre que le « pacifisme » américain a triomphé sur toute la ligne... Mais il a triomphé en tant que méthode de spoliation impérialiste, masquant mal la préparation à de graves conflits: C'est la Conférence de Washington en 1922 fixant la limitation des flottes de guerre des grandes nations au profit des Etats-Unis, bien entendu... C'est le plan Dawes qui a donné aux Etats-Unis le droit de diriger l'Allemagne pour 800 millions de marks ! (dont la moitié d'ailleurs a été fournie par l'Angleterre et la France)... C'est la question du règlement des dettes de guerre de l'Europe aux Etats-Unis : la Grande-Bretagne a déjà mis les pouces, l'Italie aussi, le tour de la France va venir : « Le bourgeois anglais, dit Trotsky, essaye de tirer tout ce qu'il peut de ses débiteurs européens pour envoyer cet argent avec un léger appoint fourni par lui-même de l'autre côté de l'Atlantique. Ainsi le rôle de M. Baldwin et du roi Georges n'est guère différent de celui du percepteur en chef pour la province Europe des impôts dus aux Etats-Unis... L'Allemagne paye à la France, l'Italie à l'Angleterre, la France à l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre aux Etats-Unis : cette hiérarchie des débiteurs est une des bases du pacifisme américain. »

De même, en ce qui concerne la lutte pour les marchés mondiaux : L'Amérique tente un règlement pacifique de la question. Les Etats-Unis ont trouvé qu'il manquait à leur empire économique dix sources de matières premières dont les plus importantes sont le caoutchouc, le café, les nitrates, l'étain et la potasse, et toute la presse américaine crie au scandale et réclame des mesures énergiques pour qu'un état de chose à ce point intolérable pour « la dignité » de l'Amérique prenne fin. Et déjà en ce qui concerne le caoutchouc, après un discours menaçant de M. Hoover, l'Angleterre a dû baisser ses prix.

En face de cette expansion impérialiste des Etats-Unis, que peut faire l'Europe. Pas grand'chose : « L'Europe est démembrée, divisée, plus pauvre qu'avant la guerre ; elle voit ses débouchés de plus en plus réduits ; elle est écrasée par ses dettes, déchirée par d'insurmontables antagonismes et elle succombe sous le faix d'un militarisme hypertrophié. »

Le capitalisme européen est dans une situation sans issue.

« La formidable supériorité économique des Etats-Unis, dit Trotsky, empêchera le capitalisme européen de se relever et cela quant bien même la bourgeoisie

américaine ne le désirerait pas ; et le capitalisme américain, acculant de plus en plus l'Europe à la ruine la poussera presque automatiquement dans la voie de la révolution. »

Voici la conclusion de ce discours :

« Pour terminer, je poserai une question qui, me semble-t-il, découle du fond même de mon rapport. Le capitalisme, oui ou non, a-t-il fait son temps ? Est-il en mesure de développer dans le monde les forces productives et de faire progresser l'humanité ? Cette question est fondamentale. Elle a une importance décisive pour le prolétariat européen, pour les peuples opprimés d'Orient, pour le monde entier et, avant tout, pour les destinées de l'Union soviétique.

S'il s'avérait, en effet, que le capitalisme est encore capable de remplir une mission de progrès, de rendre les peuples plus riches, leur travail plus productif, cela signifierait que nous, parti communiste de l'U. R. S. S., nous sommes hâtés de chanter son *De Profundis* ; en d'autres termes, que nous avons pris trop tôt le pouvoir pour essayer de réaliser le socialisme. Car, comme l'expliquait Marx, aucun régime social ne disparaît avant d'avoir épuisé toutes ses possibilités latentes. Et, dans la nouvelle situation économique actuelle, maintenant que l'Amérique s'est élevée au-dessus de toute l'humanité capitaliste en modifiant foncièrement le rapport des forces économiques, nous devons nous poser cette question : le capitalisme a-t-il fait son temps ou peut-il espérer encore faire œuvre de progrès ?

Pour l'Europe, comme j'ai essayé de le démontrer, la question se résout nettement par la négative. L'Europe, après la guerre, est tombée dans une situation plus pénible qu'avant 1914. Mais la guerre n'a pas été un phénomène fortuit. La guerre fut le soulèvement aveugle des forces de production contre les formes capitalistes, y compris celles de l'Etat national. Les forces de production créées par le capitalisme ne pouvaient plus tenir dans le cadre des formes sociales du capitalisme, y compris le cadre des Etats nationaux. De là, la guerre. Or quel a été le résultat de la guerre pour l'Europe ? Une aggravation considérable de la situation : Nous y trouvons maintenant au pouvoir les mêmes formes sociales capitalistes, mais bien plus réactionnaires qu'auparavant ; nous y constatons les mêmes barrières douanières, mais plus hérissées d'obstacles, les mêmes frontières mais plus étroites, les mêmes armées mais plus nombreuses ; des dettes accrues, un marché restreint. Telle est la situation générale de l'Europe.

Si, aujourd'hui, l'Angleterre se relève quelque peu, c'est au détriment de l'Allemagne ; demain ce sera l'Allemagne qui se relèvera au détriment de l'Angleterre. Si la balance commerciale d'un pays accuse un excédent, la balance commerciale d'un autre pays accuse un passif correspondant. L'évolution mondiale — principalement le développement des Etats-Unis — a poussé l'Europe dans cette impasse. L'Amérique est maintenant la force essentielle du monde capitaliste et le caractère de cette force détermine automatiquement la situation sans issue de l'Europe dans le cadre du régime capitaliste. Le capitalisme européen est devenu réactionnaire au sens absolu du mot ; autrement dit, loin de mener les nations de l'avant, le capitalisme n'est même pas capable de leur conserver le niveau de vie auquel elles avaient atteint dans le passé. Voilà la base économique de l'époque révolutionnaire actuelle. On assiste à des flux et à des reflux politiques, mais cette base reste inchangée.

En ce qui concerne l'Amérique, le tableau semble être tout autre.

Mais l'Asie ? On ne peut, en effet, la négliger. L'Asie et l'Afrique représentent 55 % de la surface et 60 % de la population du globe. Certes, elles méritent un examen détaillé, qui ne rentre pas dans le cadre de mon rapport d'aujourd'hui. Mais tout ce que nous avons dit plus haut montre clairement que la lutte de l'Amérique et de l'Europe est avant tout une lutte pour la mainmise sur l'Asie. Le capitalisme est-il encore capable d'accomplir une mission de progrès en Amérique ? Peut-il accomplir cette mission en Asie et en Afrique ? En Asie, il a déjà commencé à remporter des succès importants ; en Afrique, il n'a fait que toucher la périphérie du continent. Quelles sont ses perspectives de développement ? Il semblerait, à première vue, que le capitalisme a fait son temps en Europe ; qu'en Amérique il développe les forces de production ; qu'en Asie et en Afrique il a encore devant lui un vaste champ, où il pourra exercer son activité des dizaines d'années, et même des siècles.

En est-il réellement ainsi ? S'il en était ainsi, cela signifierait que le capitalisme n'a pas encore achevé sa mission dans le monde. Or l'économie est maintenant mondiale et c'est ce qui décide du sort du capitalisme pour tous les continents. Le capitalisme ne peut se développer isolément en Asie, indépendamment de ce qui se passe en Europe ou en Amérique. Le temps des processus économiques « provinciaux » est définitivement révolu.

Certes, le capitalisme américain est incomparablement plus fort et plus solide que le ca-

(1) La Librairie de l'Humanité vient de réunir en un volume les différents discours de Trotsky sur ce même sujet. Le texte de ce discours y figure intégralement.

pitalisme européen ; il peut envisager l'avenir avec beaucoup plus d'assurance. Mais il ne peut plus se maintenir sur son équilibre intérieur. Il lui faut un équilibre mondial. L'Europe dépend de plus en plus de l'Amérique, mais il en résulte que l'Amérique, à son tour, dépend de plus en plus de l'Europe. L'Amérique accumule annuellement 7 milliards. Que faire de cet argent ? L'enfermer simplement dans un sous-sol, c'est en faire un capital mort qui diminuera les profits du pays. Tout capital exige des intérêts. Où placer les fonds disponibles ? Le pays lui-même n'en a pas besoin. Le marché intérieur est sursaturé. Il faut chercher une issue à l'extérieur. On commence à prêter aux autres pays, à investir des fonds dans l'industrie étrangère. Mais que faire des intérêts ? Ils reviennent, en effet, en Amérique. Il faut ou bien les placer de nouveau à l'étranger s'ils sont en espèces, ou bien, au lieu de toucher de l'or, importer des marchandises européennes. Mais ces marchandises saperont l'industrie américaine, dont l'énorme production a déjà besoin d'un débouché extérieur. Telle est la contradiction : Ou bien importer de l'or dont on n'a que faire, ou bien, au lieu d'or, importer des marchandises au détriment de l'industrie nationale. L'« inflation or » est pour l'économie aussi dangereuse que l'inflation fiduciaire. On peut mourir de pléthore aussi bien que de cachexie. Si l'or est en trop grande quantité, il ne donne pas de nouveaux revenus, il abaisse l'intérêt du capital et, par là même, rend irrationnelle l'extension de la production. Produire et exporter pour serrer son or dans des caves équivaut à jeter ses marchandises à la mer. C'est pourquoi l'Amérique a de plus en plus besoin de s'étendre, c'est-à-dire d'investir le superflu de ses ressources dans l'Amérique latine, en Europe, en Asie, en Australie, en Afrique. Mais, par là même, l'économie de l'Europe et des autres parties du monde devient de plus en plus partie intégrante de celle des Etats-Unis.

Dans « l'art militaire » on dit que celui qui tourne l'ennemi et le coupe d'avec l'arrière est souvent lui-même et par ce fait même coupé. Dans l'économie, il se produit un phénomène analogue : plus les Etats-Unis mettent le monde entier dans leur dépendance, plus ils tombent eux-mêmes dans la dépendance du monde entier avec toutes ses contradictions et ses bouleversements en perspective. Aujourd'hui, la révolution en Europe, c'est l'ébranlement de la Bourse américaine ; demain, quand les investissements du capital américain dans l'économie européenne se seront accrus, ce sera un bouleversement profond.

Et le mouvement national révolutionnaire en

Asie ? Le développement du capitalisme en Asie implique fatalement la croissance de ce mouvement, qui se heurte de plus en plus violemment au capital étranger, avant-garde de l'impérialisme. En Chine, le développement du capitalisme, qui se produit avec le concours et sous la pression des colonisateurs impérialistes, engendre la lutte révolutionnaire et les bouleversements sociaux.

J'ai parlé de la puissance des Etats-Unis en face de l'Europe affaiblie et des peuples coloniaux économiquement arriérés. Mais cette puissance des Etats-Unis est précisément leur point vulnérable ; elle implique leur dépendance croissante à l'égard des pays et des continents économiquement et politiquement instables. Les Etats-Unis sont contraints de fonder leur puissance sur une Europe instable, c'est-à-dire sur les révolutions prochaines de l'Europe et sur le mouvement national révolutionnaire de l'Asie et de l'Afrique. On ne saurait considérer l'Europe comme un tout indépendant. Mais l'Amérique non plus n'est pas un tout indépendant. Pour maintenir leur équilibre intérieur, les Etats-Unis ont besoin d'une issue de plus en plus large vers l'extérieur ; or chercher des débouchés vers l'extérieur, cela implique pour eux l'obligation d'introduire dans leur régime économique des éléments de plus en plus nombreux du désordre européen et asiatique. Dans ces conditions, la révolution victorieuse en Europe et en Asie inaugurerait forcément une ère révolutionnaire pour les Etats-Unis. Et il est certain que la révolution, une fois commencée se développerait avec une vitesse véritablement « américaine » aux Etats-Unis. Voilà ce qui découle de l'appréciation de la situation mondiale.

Il en résulte que la révolution ne viendra en Amérique qu'en second lieu. Elle commencera par l'Europe et l'Orient. L'Europe viendra au socialisme contre l'Amérique capitaliste, dont elle aura à vaincre l'opposition.

Certes, il serait idéalement plus avantageux de commencer le collectivisme dans les modes de production par ce pays extrêmement riche qu'est l'Amérique, puis de continuer dans le reste du monde. Mais notre propre expérience nous a montré qu'il est impossible d'établir à son gré l'ordre de la révolution dans les différents pays. La Russie, pays économiquement faible et arriéré, a été la première appelée à la révolution prolétarienne. Maintenant, c'est le tour des autres pays d'Europe. L'Amérique ne laissera pas l'Europe capitaliste se relever. C'est là le curieux élément de subversion que constitue aujourd'hui la puissance capitaliste américaine. Quelques fluctuations politiques qu'ait à subir l'Europe, elle restera dans une situation écono-

mique sans issue. C'est là un fait essentiel et ce fait, un an plus tôt ou un an plus tard, poussera le prolétariat dans la voie révolutionnaire.

La classe ouvrière pourra-t-elle, de son côté, garder le pouvoir et réaliser le socialisme dans son économie, sans l'Amérique et contre cette dernière ? Cette question est étroitement liée à celle des colonies. L'économie capitaliste de l'Europe, et particulièrement de l'Angleterre, dépend dans une large mesure des possessions coloniales, qui fournissent aux métropoles les produits alimentaires ainsi que les matières premières nécessaires à l'industrie. Livrée à elle-même, c'est-à-dire coupée du monde extérieur, la population de l'Angleterre serait condamnée à la mort économique et physique à brève échéance. L'industrie européenne dépend dans une très grande mesure de ses liaisons avec l'Amérique et les colonies. Or le prolétariat européen, dès qu'il aura arraché le pouvoir à la bourgeoisie, aidera les peuples coloniaux opprimés à briser leurs chaînes. Pourra-t-il, dans ces conditions, tenir bon et réaliser l'économie socialiste ?

Nous, peuple de l'ex Russie tsariste, nous avons tenu pendant les années du blocus et de la guerre. Nous avons souffert de la misère, de la famine et des épidémies, mais nous avons tenu. Notre état arriéré a constitué pour nous en l'occurrence une véritable supériorité — au moins pour un temps. Notre révolution s'est maintenue en s'appuyant sur un arrière, représenté par la paysannerie. Affamée et ravagée par les épidémies, cette paysannerie a néanmoins tenu bon. Mais la question se pose autrement pour l'Europe industrialisée, et particulièrement pour l'Angleterre. Une Europe morcelée ne pourrait, même sous la dictature du prolétariat, tenir bon économiquement en restant morcelée. La révolution prolétarienne implique l'unification de l'Europe. Maintenant, les économistes, les hommes d'affaire, les pacifistes et autres, même simplement des braillards bourgeois, parlent volontiers des « Etats-Unis d'Europe ». Mais une telle tâche est au-dessus des forces de la bourgeoisie européenne, rongée par ses antagonismes. Seul, le prolétariat victorieux pourra réaliser l'unité de l'Europe. Où qu'éclate la révolution et à quelque rythme qu'elle se développe, l'union économique de l'Europe est la condition première de sa refonte socialiste. C'est ce qu'a déjà proclamé l'I. C. en 1923 ; il faut chasser ceux qui ont morcelé l'Europe, et prendre le pouvoir pour l'unifier : créer les Etats-Unis socialistes d'Europe.

L'Europe révolutionnaire trouvera le chemin menant aux matières premières, aux produits alimentaires ; elle saura se faire aider de la paysannerie.

Nous-mêmes, nous sommes considérablement renforcés et nous pourrions, pendant les mois les plus difficiles, venir quelque peu en aide à l'Europe révolutionnaire. En outre, nous serons pour elle un pont vers l'Asie. L'Angleterre prolétarienne marchera la main dans la main avec les peuples de l'Inde et assurera l'indépendance de ce pays. Mais il ne s'ensuit pas qu'elle perde la possibilité d'une étroite collaboration économique avec l'Inde. L'Inde libre aura besoin de la technique et de la culture européennes ; l'Europe aura besoin des produits de l'Inde. Les Etats-Unis d'Europe, avec notre Union soviétique, seront un centre d'attraction puissant pour les peuples d'Asie, qui chercheront à instaurer des rapports économiques et politiques étroits avec l'Europe prolétarienne. Si l'Angleterre prolétarienne perd l'Inde comme colonie, elle la trouvera comme compagne dans la Fédération eurasiatique des peuples.

Le bloc des peuples d'Eurasie sera inébranlable et, avant tout, invulnérable aux coups des Etats-Unis. Nous ne nous dissimulons pas la puissance de ces derniers. Dans nos perspectives révolutionnaires, nous partons d'une appréciation nette des faits, tels qu'ils sont. Bien plus, nous considérons que les Etats-Unis constituent maintenant le levier par excellence de la révolution européenne. Nous ne nous dissimulons pas que, politiquement et militairement, les Etats-Unis se tourneront contre la révolution européenne quand elle éclatera. Quand il s'agira de sauver sa peau, le capital américain se battra avec une énergie farouche. Tout ce que les livres et tout ce que notre propre expérience nous ont appris de la lutte des Etats et de la lutte des classes pâlera peut-être devant les violences que le capital américain fera subir à l'Europe révolutionnaire.

Mais, grâce à sa collaboration révolutionnaire avec les peuples d'Asie, l'Europe unifiée sera infiniment plus puissante que les Etats-Unis. Par l'intermédiaire de l'Union soviétique, les travailleurs d'Europe et d'Asie seront indissolublement liés. Allié à l'Orient insurgé, le prolétariat révolutionnaire européen arrachera au capital américain le contrôle de l'économie mondiale et posera les fondements de la Fédération des peuples socialistes du monde entier. »

(Tonnerre d'applaudissements.)

# Ce que représente dans le monde l'impérialisme américain

## La puissance capitaliste des Etats-Unis.

La National City Bank de New-York publie un tableau fort curieux qui traduit en chiffres les progrès économiques accomplis par les Etats-Unis d'Amérique depuis la guerre :

SURFACE :	1925	1913
	(en milliers de dollars ou d'unités.)	
Population (nombre) ..	114.576	96.512
Fortune publique .....	320.804.000	186.300.000
Capitaux et réserves des banques.....	6.081.600	3.846.000
Dépôts dans les banques .....	46.765.942	17.279
Ressources globales des banques .....	57.144.700	26.971.000
Recettes ordinaires de l'Etat .....	3.780.000	724.111
Dépenses ordinaires de l'Etat .....	3.529.000	724.512
Valeur des récoltes....	11.404.000	6.133.000
Valeur du cheptel.....	4.834.512	5.502.000
Fabriques (nombre) ..	195.714	275.000
Produits manufacturés	60.461.000	24.246.000
Production minière...	5.318.000	2.434.000
Charbons (tonnes des E.-U.) .....	520.000	508.893
Pétroles (gallons) ....	32.000.000	10.434.740
Fonte (t. des E.-U.)...	31.405	30.966
Froment (bushels) ...	697.272	763.380
Mais (bushels) .....	3.013.390	2.446.988
Coton (bal. de 220 kg.).	15.386	14.156
Sucre de betterave (livres) .....	1.769.600	1.385.000
Importations (année fiscale) .....	3.824.000	1.813.008
Exportations .....	4.778.331	2.428.500
Automobiles (nombre en usage) .....	19.000.000	1.258.000

Ces chiffres se passent par eux-mêmes de tout commentaire. Il ressort principalement que tandis que l'activité purement industrielle et agricole des Etats-Unis reste à peu près stationnaire (sauf pour les produits manufacturés, évidemment), l'activité bancaire revêt des proportions formidables : voyez le chiffre de dépôts dans les banques : 46.765.942 sur des ressources globales de 57.144.700 !

Egalement, on observe une concentration plus grande de l'industrie (1/3 environ de fabriques en moins de quinze ans!)

## Les Etats-Unis et l'or.

« En régime socialiste, aimait à dire Lénine, nous ferons servir l'or à la construction des édifices... » Mais en régime capitaliste toute valeur s'estime par son correspondant en numéraire, l'or.

En conséquence, les moyens d'action ou les capacités de résistance d'un Etat capitaliste, peuvent parfaitement se chiffrer en regard du stock d'or disponible.

De plus en plus, d'ailleurs, ce stock d'or se concentre entre les mains des banques et une telle constatation signifie que nous entrons dans une période où l'impérialisme se développe dans des proportions et avec une rapidité jusqu'alors inconnues.

D'après une statistique qui vient d'être publiée par le *Federal Reserve Board* des Etats-Unis, le total global des stocks d'or mondiaux des banques d'émission à la fin de décembre 1925 s'élevait en dollars à 9.343.900.000 en comparaison de 7.221.437.000 en 1918 et de 5.421.248.000 en 1913.

Voici, d'autre part, un tableau représentant, en milliers de dollars convertis à la parité du change, le total des stocks d'or détenus par les principales nations :

	1925	1913
Etats-Unis .....	4.408.696	1.924.361
Autriche .....	2.087	251.421
France .....	710.968	678.856
Allemagne .....	287.763	278.687
Angleterre .....	703.482	170.245
Italie .....	218.825	288.103
Hollande .....	178.089	60.898
Espagne .....	489.632	92.490
Canada .....	203.495	147.517
Argentine .....	435.880	224.989
Japon .....	575.768	64.963
Russie .....	94.015	786.800

Soit donc 4.408.696 milliers de dollars pour les Etats-Unis contre 3.899.995 pour les autres grands Etats capitalistes du monde.

## Les Etats-Unis et l'U. R. S. S.

La presse américaine confirme tous les jours avec une grande précision le caractère impérialiste de son activité économique. Ses journaux reproduisent quotidiennement des articles d'information concernant le commerce extérieur des Etats-Unis, la richesse intérieure du pays, et des interviews de grands industriels américains, en insistant sur la supériorité, d'ailleurs manifeste, de ce pays. C'est d'un œil encore amusé que les Américains envisagent le sauvetage du franc, le déclin de l'économie britannique, la

dépendance dans laquelle ils maintiennent le Japon.

Tandis que toute leur inquiétude vient de la consolidation et du développement économique qui s'accusent de plus en plus dans l'U. R. S. S. Les réserves en charbon, en pétroles, en cr, de l'Etat prolétarien, et qui échappent totalement à leur contrôle, l'appui considérable que cela peut constituer pour le développement de l'esprit révolutionnaire, non seulement en Europe et en Asie, mais aussi en Amérique, autant de dangers auxquels il leur faut parer au plus tôt, sous peine de voir l'Europe, sous la pression du prolétariat, se dégager de l'emprise américaine et engager une lutte qui pourrait être fatale à l'impérialisme américain.

Les journaux français présentent encore l'U.R.S.S. comme un pays ruiné par « l'expérience bolcheviste » et qui n'assure le pain à ses travailleurs que grâce aux concessions faites aux capitalistes. C'est pour eux le pays classique de la misère et de l'anarchie, où l'on ne veut pas laisser travailler en paix ces braves capitalistes, dont il semble prouvé depuis 1921 qu'ils sont seuls capables de restaurer la prospérité économique dans le pays!... Mais le capitalisme américain est plus sain, plus vigoureux et plus habile aussi, que son cousin décati d'Europe. Il possède des vues réellement mondiales, un plan général d'asservissement du monde. Il ne s'obstine pas dans la lutte pour la prérogative de quelques institutions bourgeoises et le maintien des vieilles formes d'expansion capitaliste. Plus habile, et sous le couvert d'une soi-disant démocratie industrielle (qu'ils voudraient nous faire prendre pour une démocratie ouvrière!), il envisage le passage à un nouveau capitalisme. Ce serait sans doute la condition de sa victoire, si elle était réalisable. C'est ce que Trotsky examine dans le discours analysé plus haut. Les journaux américains donnent des informations sur l'économie soviétique, qui ont pris depuis quelques mois un caractère angoissé. Nous, Américains, disent-ils, allons-nous laisser croître une puissance prolétarienne, qui a d'immenses ressources et dont les buts révolutionnaires et anti-américains sont avoués? En conséquence, ils ne sont plus loin de penser maintenant que les Etats-Unis doivent modifier leur politique d'ignorance et d'isolement envers les Soviets. L'information suivante, parue dans le *New York Herald* du 10 mai en fait foi : Titre et sous-titre sont également significatifs : « Les champs de pétrole russes attirent le monde : Les intérêts américains agissent pour prévenir une rupture des prix par le gouvernement de Moscou. »

« Les récentes tentatives de négociations faites à Paris entre Michel Lomov, chef du Syndicat des pétroles russes et les représentants de la Standard Oil Cie, résultent du développement important de la situation pétrolière russe. Il s'agit de la vente d'une certaine quantité de pétrole russe à la Vacuum Oil Cie, avec l'assurance de la part du Syndicat des Pétroles (russes) que la Vacuum Oil Cie trouverait un champ libre pour l'écoulement de ce pétrole sur le marché égyptien... La Russie est actuellement le seul pays grand producteur de l'huile de pétrole qui demeure en dehors du « cercle » du pétrole Standard-Shell, et la possibilité qu'ont les Soviets de briser les

prix sur le marché mondial, si l'on n'arrive pas à entente sur les prix d'exportation, a certainement amené le Standard Oil à changer sa politique vis-à-vis des Soviets.

« Les exportations russes en pétrole sont près du double de celles d'avant-guerre, c'est-à-dire : un peu moins d'un million de tonnes en 1913 et, selon les prévisions, 1.700.000 tonnes pour 1926. D'ailleurs, il ne manque à la Russie que des capitaux pour augmenter sa production presque indéfiniment.

« I. S. Friedmann, chef du Syndicat des Pétroles, en l'absence de M. Lomov, a déclaré aux représentants de la United Press que les directeurs de l'économie soviétique accueillaient favorablement la coopération des capitaux étrangers au développement des ressources russes en pétrole, encore inexploitées, et que l'on estime exceptionnellement riches. Il mentionna les champs de l'Emba sur les rives Est de la mer Caspienne (qui contiennent 400 milles (1) mètres carrés de terrains pétrolières) comme particulièrement désignés à l'exploitation étrangère.

« Le gouvernement des Soviets conservera la propriété de ces terrains, mais cela n'exclut pas les possibilités nombreuses pour les prospecteurs et les chercheurs étrangers, car les géologues ont découvert de nombreuses traces de pétrole au Caucase, en Crimée et dans l'Asie centrale.

« On peut déjà considérer que les marines françaises et italiennes sont largement tributaires du pétrole russe, qui trouvera aussi des débouchés en Turquie, Allemagne et Angleterre. » L'informateur conclut : « D'après les déclarations du chef de la publicité de la Standard Oil, ces négociations appellent une renaissance des relations américano-soviétiques. »

Quelle clairvoyance et quel appétit !

Dans son numéro du 20 mai, le *New York Herald* donne une information qui complète la précédente, sous le titre : *Vauclain ne veut pas essayer de vendre des rails aux Soviets*. Ce Vauclain est président de la Baldwin Locomotive Cie. Interviewé à son retour de Russie, il se défend tout à fait d'avoir tenté de vendre du matériel de chemin de fer aux Soviets. Il n'aurait été en Russie que pour faire un voyage d'agrément et visiter quelques amis russes! Il reconnaît cependant que M. Ivy Lee, chef de la publicité de la Standard Oil lui a envoyé une lettre pour lui demander ce qu'il convenait de faire au sujet de la reconnaissance des Soviets, lettre qui a été du reste envoyée à d'autres grands industriels américains il y a quelques mois. Mais il ne dit pas qu'il a répondu à la lettre de Ivy Lee, ni quelle réponse il y ferait maintenant. Il conclut : « Je ne critiquerai pas les Russes, ni la façon dont ils entendent se gouverner. Tout ce que je sais, c'est que mes amis sont satisfaits de leur sort. Tant que je n'aurai pas une position officielle dans le gouvernement américain, je ne me mêlerai pas des affaires de ceux qui en ont une. »

On imagine cependant que ses avis ne resteront pas sans effets. Et attendons-nous à voir l'Amérique multiplier ses efforts pour tenter d'asservir la Russie soviétique.

(1) Mile : 1.609 mètres.

# L'agonie du Franc

Le franc se meurt.

Dans le numéro de la revue *Clarté*, du 1<sup>er</sup> avril 1924, j'écrivais : « Non, nous ne croyons pas au roman de la « Bataille du franc ». Nous avons assez trinqué pendant cinq ans pour le « communiqué ». Nous savons. »

Tout ce que j'avais dit au cours de cet article, qui était en contradiction formelle avec toutes les opinions imprimées d'alors, s'est réalisé.

Je parlais à ce moment d'une baisse progressive, lente et continue. Jusqu'à cette année, cela a été vrai. Cela ne l'est plus, ne peut plus l'être. Je rappelle qu'à ce moment, la livre était montée (en mars) à près de 73 francs, puis tombée dans les environs de 51 1/2 en août, sur l'intervention Lasteury-Poincaré.

Tout maintenant est changé.

La livre monte de plusieurs points par jour ou par heure. L'intervention gouvernementale s'est affichée impuissante. Pourquoi ? Parce que la baisse d'une monnaie ne peut être indéfiniment retenue. C'est une chute parabolique. C'est-à-dire que, traduite par une courbe, elle commence à descendre lentement, mais augmentant sa chute d'année en année, il vient un moment où rien ne peut plus la retenir. Elle tombe avec la même accélération qu'un poids sous l'effet de la pesanteur.

Au fait, personne en France ne croit plus, même à une stabilisation. On est stupéfait de la distance qu'il y a entre la réelle opinion financière et le flot des discours et articles mensongers et optimistes. Chacun, au contraire, se précipite vers des placements immobiliers, vers les valeurs de caoutchouc, de pétrole.

Et il n'y a qu'une solution : la faillite. Déjà elle est consacrée vis-à-vis des nationaux. La dette intérieure, de 20 milliards-or, il y a quelques années, est aujourd'hui d'à peine 3 milliards or, et demain ? Vis-à-vis des nations étrangères, il s'agit de gagner du temps et d'habituer celles-là à l'idée de n'être guère payées. L'équilibre du budget ? Comment le réaliser, lorsque par suite de la baisse de la devise, il est forcément insuffisant en fin d'exercice ?

Donc, comment faire faillite ? Tout est là. C'est ce qu'on appelle « avoir un plan financier ». C'est pour l'organisation de la faillite que le « gouvernement fort » semble indispensable. Préférable à ce choc d'opinions diverses qui paralyse l'action des gouvernements au Parlement. Cela est bien naturel. Dans toute associa-

tion d'individus, il n'y a jamais accord qu'en période de prospérité. Dès que les affaires deviennent mauvaises, les disputes commencent. C'est à qui ne subira pas les pertes. En l'espèce, celui qui subira les pertes est tout désigné, c'est le soutien du régime, le petit épargnant.

Inutile de rappeler que la richesse même de notre pays n'a rien à voir avec cette crise monétaire. La faillite de l'Etat n'entraîne pas celle des particuliers, depuis longtemps alertés. On en arrivera certainement à autoriser de nouveau le départ à l'étranger des fonds.

Le Comité des Forges y tient essentiellement :

Rien n'est plus curieux que de voir, en ce moment, les valeurs métallurgiques absolument délaissées et déclassées, alors que plus le franc baisse, plus les forges voient leurs carnets de commandes s'enfler d'ordres venus de pays à change élevé. Pourquoi cette apparente contradiction de faits ? Parce que la loi française s'oppose à ce que le produit de ces ventes en dollars ou livres restent déposés à l'étranger en dollars et livres. Aussi les Forges ne font-elles aucun effort ni pour augmenter leur production ni pour s'emparer d'une part du marché mondial : au jour de l'échéance, le franc est tellement plus bas qu'au jour de la commande, que l'affaire n'est, en réalité, bonne que pour l'acheteur, point pour le vendeur.

Tous les exportateurs en sont au même point que les Forges, et le pays ne peut connaître la prospérité que l'Allemagne a connu quand le mark s'écroulait. Est-ce une garantie contre la crise effrayante que l'Allemagne a connue après la création du Renten-mark ? Cela n'est point impossible.

Nous allons donc, sans doute, vers un compromis. Une « faillite ouverte » devenant « faillite déclarée » avec une grande hypocrisie de mots. Il y a quelques années, le pays, à cette idée de faillite radicale et imminente, eût été mis dans une situation révolutionnaire. Maintenant que l'événement est jugé inévitable, quand il se produira il ne surprendra personne.

Et c'est, en somme, ce que voulaient nos maîtres, occultes ou déclarés.

Comme en Allemagne, mais avec d'autres procédés, la finance internationale semble avoir gagné cette bataille, et la France reste encore bonne à coloniser.

V/I

MÉCAT.

# “ Fordisme ”

On pouvait lire dans le journal *Fordisme* du 20 avril 1926, l'article suivant :

## L'ENFER DU TRAVAIL A LA CHAÎNE

« Le journal communiste et révolutionnaire *l'Humanité*, dont les dirigeants devraient être « bouclés » depuis belle lurette, estime devoir critiquer, dans son numéro du 11 mars dernier, les méthodes de travail appliquées aux Usines Ford d'Asnières. Il suffit de lire les élucubrations du bolcheviste A. Clément, auteur de cette critique fantaisiste, pour se rendre immédiatement compte que le parasite en question n'a jamais manié un outil ni travaillé de sa vie. Écoutons radoter le « chambardeur » :

« Voici ce que nous écrivent des ouvriers de l'usine modèle d'Asnières :

« ...Nous sommes menés en véritables forçats, ayant un numéro sur la poitrine. Il est interdit de fumer, de causer et même de manger. Nous sommes surveillés et commandés du matin au soir.

« La journée de huit heures n'est pas respectée, certains font soixante heures par semaine, tandis que d'autres ne peuvent même pas faire quarante-huit heures.

« Ici, la chaîne est un véritable enfer. Le travail est saboté, car ce n'est plus du travail, c'est un véritable esclavage. Jamais nous n'avons vu une chose pareille dans aucune autre usine. »

« Devons-nous ajouter que les affirmations du bolcheviste Clément sont fausses et mensongères et que les lettres publiées dans les colonnes de *l'Humanité* n'existent que dans l'imagination de ce pseudo-reporter en mal de copie ?

« Les ouvriers parisiens ne montreront rien du tout à « l'exploiteur américain » sinon qu'ils sont enchantés de pouvoir travailler aisément et de gagner de hauts salaires.

« L'intérêt des ouvriers français n'est d'ailleurs pas lié au sort de leurs syndicats, mais à celui de leurs patrons qui font actuellement l'impossible, en raison de la crise qui pèse sur le pays, par la faute des politiciens, pour assurer un travail régulier à leur personnel. Et, à ce sujet, il est bon de signaler l'exemple de Michelin, qui alloue une prime formidable à la natalité, geste humanitaire, dont nous entretiendrons nos lecteurs dans un article spécial. »

J'essaie de rassembler mes souvenirs simplement. Je ne veux rien dire qui n'ait été constaté sur place et vécu.

Un matin, je suis allé à l'embauche... Sur des bancs, des hommes attendaient. Ils sont, ces hommes, le symbole effrayant de ce que peut inventer le génie du capitalisme moderne, dans ses ateliers-laboratoires où s'engloutit de la pensée et de la vie...

\*\*

Un médecin a palpé mes muscles comme un vétérinaire apprécie la valeur commerciale du bétail à

l'entrée des abattoirs. Et j'ai été reconnu bonne machine...

Maintenant, dans l'atelier éclairé par d'immenses verrières, je suis au travail. On m'a donné un numéro. Je suis embrigadé dans une équipe. Tout est subdivisé en services, sous-services, ateliers, équipes, dans l'usine moderne, taylorisée, bâtie selon des plans géométriques, caserne et prison dévoratrice où l'on a cessé d'être soi. Tout finit par se diluer dans cet anonymat monstrueux du numéro. Les individualités s'effacent. La silhouette uniforme et grise de l'ouvrier-machine se dessine : l'œuvre de domination est accomplie.

\*\*

« Prends garde à ce que tu diras devant les autres. Il y a des mouchards autour de toi et ta fiche est là-bas, dans les bureaux où on inscrira ce que tu penses, ce que tu fais hors de l'usine, ce que tu as fait autrefois. Là-bas, on sait tout. Méfie-toi ! » C'est un vieil ouvrier qui m'initie de cette façon à la vie souterraine de l'atelier. Ainsi, ce n'est pas assez que l'on ait encadré les hommes par des nuées de chefs d'équipes, contremaîtres, chefs de service, tous adjudants, tous bassement rivaux entre eux, hiérarchisés, acharnés à conquérir leur « avancement » sur la peau des pauvres bougres, il faut encore que dans les intestins du monstre, hors de tous les regards, l'œuvre occulte de division et d'asservissement s'achève. Dans cette atmosphère de défiance mutuelle, on devine au-dessus de soi une puissance invisible prête à bondir, devant laquelle on plie le corps instinctivement...

\*\*

Tous les jours, à la sortie, je m'en vais le pas traînant et las, en compagnie d'un vieux camarade. Il me parle ainsi : « Vois-tu, tes idées sont vraies mais aujourd'hui, il n'y a plus rien à faire. Les copains font tout le mal parce qu'ils sont bêtes. C'est à celui qui en fera le plus pour gagner le plus. Ceux qui ne sont pas assez forts pour suivre les autres dans le travail sont jaloux. Ceux qui en font davantage méprisent ceux qui en font moins. Ils crèveraient tous pour gagner dix sous de plus que leur voisin. Ils n'ont plus que ça dans la tête. Ils ne savent plus. Ils travaillent comme des bêtes. »

Il a dit cela d'un ton découragé...

\*\*

L'ouvrier d'autrefois tel qu'on se l'imagine encore appartient à une espèce qui disparaît. La classe ouvrière française est en train de se transformer profondément par la venue d'éléments nouveaux encore non assimilés. Et ce phénomène récent recule les perspectives révolutionnaires parce que la révolte ne peut pas jaillir spontanément d'une masse inorganisée, façonnée au gré du capitalisme industriel,

retournant, provisoirement au moins, à sa passivité primitive.

Il y a parmi ces nouveaux venus beaucoup d'étrangers, sans doute, mais aussi beaucoup de jeunes paysans. Ceux-ci sont en train de donner à la classe ouvrière ce caractère d'apathie qui se dessine de plus en plus. Après au gain, à peu près incultes par la vertu de l'école bourgeoise, sollicités par toutes les voluptés que leur procure le bistro, le music-hall, la manille, le bal et le bordel, séduits par les gros salaires, élevés dans la doctrine du muscle répandue par le sport, les nouvelles générations apportent dans l'atelier un esprit d'obéissance bassement servile.

Le sport, les gratifications, les primes, la taylorisation intensive, le journal, le cinéma, tous instruments au service du capital et manœuvrés avec un art subtil dont on ne peut soupçonner la puissance, tels sont, sans doute à l'heure actuelle, les éléments déterminants de cette épouvantable mentalité.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien à faire ; cela veut dire qu'il y a beaucoup à faire...

\*\*

Dans l'atelier, des ponts roulants, des tabliers, des chaînes armées de crochets tournent interminablement apportant à chacun le travail d'un instant. Et chacun est une machine immobile, accomplissant sans arrêt les mêmes gestes calculés de mécaniques vivantes. Il y a des théories sur « l'économie » des mouvements nécessaires pour accomplir en un minimum de temps, telle tâche déterminée. De temps en temps, des gens viennent avec des chronomètres. On a fait des barèmes, on a spécialisé, on a tout mécanisé.

Huit heures durant, je me tiens debout face à une chaîne qui se déroule devant mes yeux. De minute en minute, je place une roue sur des crochets. Je fais cela depuis des mois. Oh ! ce n'est pas pénible, et l'on gagne bien sa vie ! Pourtant, je ne peux pas me résigner à tuer ainsi lentement en moi toute spontanéité et toute initiative.

Neuf heures du soir ! j'accroche des roues comme j'en accrochais hier, comme j'en accrocherai demain. Les hommes de l'équipe du soir sont partis. Pendant toute la nuit, de minute en minute, j'accrocherai des roues à la chaîne mouvante...

Je songe à ce que j'ai fait dans la journée. J'ai rencontré un tel... J'ai lu dans un livre des lignes que me reviennent dans un demi-sommeil. Puis, peu à peu tout bascule sans que j'en aie conscience dans un brouillard indistinct et je me surprends à fredonner vaguement des airs de dancing, des romances connues entendues dans la rue.

Deux heures... Je ne chante plus... je ne pense plus. Je n'ai plus conscience de ce que j'accomplis. On me parle et je n'entends pas. Pourtant, je ne dors pas. De minute en minute, toujours, depuis hier soir 9 heures j'éprouve périodiquement mes deux bras au-dessus de ma tête, selon le même rite. Et j'ai la tête infiniment lourde, comme si j'avais accompli un immense effort...

Cinq heures... C'est la sortie ! J'ai la satisfaction d'apprendre que j'ai accompli douze cents fois dans la nuit le même mouvement de machine, et je m'en retourne chez moi, d'une marche lourde, à peine consciente, le corps et l'esprit vidés...

Il y a des gens qui font cela depuis des années, qui le feront pendant vingt ans, pendant trente ans !...

C'est ça le système Taylor..

\*\*

Le système Taylor, c'est encore autre chose. Le manœuvre est censé avoir passé un contrat avec le patron. En huit heures, il devra « produire » un nombre fixe d'unités acquises à la maison. Au delà de ce taux minimum, c'est la maison qui rétribue son ouvrier selon un tarif soumis à l'arbitraire de la direction, tarif progressif fondé sur le nombre d'unités « produites ». Alors, entre camarades, une compétition s'organise. Certains, pour gagner davantage et peut-être aussi par vanité puérile, parviennent ainsi à des salaires élevés. L'appât des fortes « gratifications » stimule ainsi l'effort et fait éclore en même temps jalousies et rivalités. Les débilés s'essoufflent à suivre ce train d'enfer. Ils sont en butte aux persécutions des petits chefs aboyant à leurs trousses. Ils s'épuisent tous ainsi, les uns après les autres. De temps en temps, on « récupère » l'un d'entre eux dans un sanatorium...

\*\*

Ce matin, à 5 heures..., X..., qui travaille avec moi, est entré saoul à l'usine. Il sort du bordel et détaille à qui veut l'entendre ses exploits de la nuit... Cela arrive assez souvent...

\*\*

Le patron construit des maisons à bon marché, casernes à l'américaine alignées réglementairement le long des routes. Chaque agglomération a maintenant son école où l'on apprend le catéchisme et aussi de temps en temps la lecture. On vient de construire une église... Rien n'est épargné pour s'assurer dès le berceau l'appoint de la matière première vivante, celle qui ne coûte rien...

\*\*

L'asservissement est devenu méthodique. La domination économique du capital industriel s'accroît et en même temps qu'elle la domination intellectuelle et morale. La simplicité extrême des travaux, l'absence de toute variété, le taylorisme méticuleusement étendu à toute activité, transforment l'artisan en manœuvre, détruisent lentement la personnalité et la conscience de classe des prolétaires, distillent insidieusement l'abrutissement...

Et par là la notion de profit s'enracine de plus en plus dans l'âme de la classe ouvrière, y étouffant le peu que l'opportunisme avait épargné.

Voilà les conséquences du « fordisme » bienfaisant.

MALLERET.

## A la mémoire de Serge Essenine

Serge Essenine s'est tué, il y a déjà quelques mois. Les journaux bourgeois de tous les pays ont voulu exploiter sa mort tragique contre la Révolution russe. Un petit journaliste contre-révolutionnaire, Levinson, écrivit dans *Comedia* un article d'une révoltante hypocrisie, où, malgré lui, il montre Essenine « pris » par la Révolution, enthousiaste toujours, malgré ce désespoir intérieur, qui métaphysique seul, devait le faire mourir. Levinson veut nous faire croire que la Révolution déçut Essenine, il parle de « l'immonde et obstrus charabia marxiste » (sic) avec lequel on expliquera le suicide, et autres ignominies... intéressées.

Nous pensons que l'article de Trotsky, paru dans la *Pravda*, qu'on va lire, fait amplement justice de toutes ces insanités ; l'admirable sincérité, la tendresse simple de cette page magistrale, est le plus beau monument élevé par un grand révolutionnaire à la mémoire du poète. — G. A.

Nous avons perdu Essenine, ce poète si beau, d'une si belle fraîcheur et si vrai ! Fin tragique : il est parti, de lui-même, en disant adieu avec son sang, à un ami inconnu — peut-être à nous tous.

Ses dernières lignes sont frappantes de tendresse et de douceur ; il a quitté la vie sans crier à l'offense, sans « pose » de protestation, sans claquer les portes, mais les fermant avec douceur, d'une main d'où le sang coulait... Par ce geste, une inoubliable lueur d'adieu éclaire l'image de Essenine, homme et poète.

\*\*

Essenine composait les après « Chansons d'un Voyou », et, aux refrains grossiers des cabarets de Moscou, il donnait cette mélodie qui lui était propre et qu'on ne peut imiter.

Bien souvent, il aimait à se vanter d'un geste vulgaire, de paroles triviales, mais, au fond de lui, palpait la tendresse d'une âme sans défense. Par cette grossièreté à demi-feinte, Essenine cherchait un refuge contre l'époque dure où il était né, sans y réussir d'ailleurs, car, vaincu par la vie, le 27 décembre, sans provocation, sans plainte, le poète disait : « Je n'en peux plus ! »

Il faut insister sur son « masque » de vulgarité, car ce n'était pas simplement une forme choisie par Essenine, mais l'empreinte faite sur lui par les conditions de notre époque, qui n'est ni douce, ni tendre. Se protégeant de la vie par ce masque d'insolence, payant à cette « attitude » un tribut profond et non occasionnel, il

semble pourtant que Essenine ne se soit jamais « senti de ce monde ». Je ne dis cela ni pour l'honorer, ni pour le blâmer : en effet, c'est cette non-adaptation de Essenine au monde qui nous a fait perdre le poète ; d'autre part, peut-on jeter un blâme sur ce grand lyrique que nous n'avons pas su conserver pour nous ?

Après temps que le nôtre, peut-être un des plus après dans l'histoire de cette humanité dite « civilisée ». Un révolutionnaire, né pour ces quelques dizaines d'années, est possédé d'un « patriotisme » furieux pour son époque, qui est sa patrie dans le temps. Essenine n'était pas révolutionnaire.

L'auteur de « Pougatchev » et des « Ballades des 26 » était un lyrique intérieur. Notre époque, elle, n'est pas lyrique : c'est l'essentielle raison qui fit que Serge Essenine, de lui-même et si tôt, s'en est allé loin de nous et de son temps.

Les racines de Essenine sont profondément populaires, et, comme tout en lui, son fonds « peuple » n'est pas artificiel : la preuve en est non pas dans ses poèmes sur l'émeute, mais à nouveau dans son lyrisme

*Dans le buisson de baies, près du coteau, il fait  
doux  
Automne... une jument rousse secoue sa cri-  
nière.*

Cette image de l'automne, ainsi que tant d'autres, ont étonné au début ; on les jugeait audaces sans motifs ; mais, forcés par le poète de sentir l'origine paysanne de ses images, elles nous ont profondément pénétrés.

Evidemment, Fét n'aurait pas écrit ainsi, et Tioutchêv encore moins.

L'inspiration qui lui venait de ses origines paysannes, Essenine l'avait passée au prisme de son talent créateur, l'avait affinée ; solidement ancré en lui, c'est pourtant la solidité même de ce « fonds » paysan qui explique la faiblesse particulière du poète : du passé, il était déraciné, et, en un temps nouveau, sa racine n'avait pu prendre. La ville ne l'avait pas fortifié, mais au contraire ébranlé et blessé. Ses voyages à l'étranger, en Europe et de l'autre côté de l'Océan, n'avaient pu le « redresser ». Il assimilait bien plus profondément Téhéran que New-York et le lyrisme tout intérieur de l'enfant de Riazan trouvait en Perse bien plus de points communs à ses origines paysannes qu'il n'en pouvait trouver dans les capitales civili-

sées d'Europe et d'Amérique.

Essénine n'était pas ennemi de la Révolution, et jamais même elle ne lui fut étrangère; au contraire, il tendait constamment vers elle, écrivant en 1918 :

« O mon pays ! Bolchévik, oui, je le suis ! »

disant encore, les dernières années :

« Et maintenant, sur la terre des Soviets »,

« Me voici l'un de vos plus ardents compagnons de route ».

Violamment, la Révolution s'est ruée dans la structure de ses vers et de ses images, qui, d'abord confuses, s'épurèrent par la suite. Dans l'écroulement du passé, Essénine ne perdait rien, ne regrettait rien ; étranger à la Révolution? Certes, non; mais elle et lui n'étaient pas de même nature; Essénine était un être intérieur, tendre, lyrique — la Révolution elle, est « publique », épique, pleine de désastres; aussi bien, ce fut un désastre qui brisa la courte vie du poète.

On a dit que chaque être porte en lui le ressort de sa destinée, déroulé jusqu'au bout par la vie. En l'occurrence, il y a là seulement une part de vérité. Le ressort créateur de Essénine s'est déroulé, l'époque, aux angles durs l'a heurté — le ressort s'est brisé.

Il y a toutefois chez Essénine beaucoup de strophes précieuses, tout imprégnées de son temps, et pourtant, Essénine « n'était pas de ce monde »; il n'est pas le poète de la Révolution.

« J'accepte tout; tout, comme cela est, je l'accepte ».

« Je suis prêt à marcher dans les traces déjà faites ».

« Je donnerai toute mon âme à notre Octobre, à notre Mai ».

« Mais je ne donnerai pas ma lyre, ma lyre aimée !... »

Se dérouler jusqu'au bout, son ressort lyrique l'aurait pu seulement dans des conditions où la vie serait harmonieuse, heureuse, pleine de chants, époque où ne règnerait pas en maître le dur combat, mais l'amitié, l'amour, la tendresse. Cette époque viendra ; dans le sein de la nôtre, il y a encore beaucoup d'implacables et salutaires combats des hommes contre les hommes ; mais, après elle, viendront d'autres temps que préparent les luttes actuelles ; alors l'individu pourra s'épanouir en fleurs véritables, comme alors s'épanouira la poésie de chaque être. *La Révolution, avant tout, enlèvera de haute lutte pour chaque individu, le droit non seulement au pain, mais à la poésie.*

En son heure dernière, à qui Essénine écrivait-il sa lettre de sang ? Peut-être s'appelait-il

de loin avec un ami qui n'est pas encore né, avec l'homme d'un futur, que d'aucuns préparent par leurs luttes et Essénine par ses chants? Le poète est mort, parce qu'il n'était pas de même nature que la Révolution, mais, au nom de l'avenir, la Révolution l'adoptera à jamais.

Dès les premières années de son œuvre poétique, Essénine, comprenant l'incapacité de se défendre qui était en lui, tendait vers la mort.

Dans une de ses dernières chansons, il dit adieu aux fleurs :

« Eh bien ; mes aimées, eh bien !... »

« Je vous ai vu, j'ai vu la terre... »

« Et votre frisson funèbre »

« Je le prendrai comme une caresse dernière. »

Ceux qui ont peu connu Essénine, ceux qui ne le connaissent pas, peuvent seulement à présent, après le 27 décembre, comprendre jusqu'au bout l'intime sincérité de sa poésie, dont chaque vers presque, était écrit avec le sang d'une veine blessée; notre amertume en est d'autant plus âpre.

Sans sortir de son domaine intérieur, Essénine trouvait dans le pressentiment de sa fin prochaine, une mélancolique et émouvante consolation;

« ...Écoulant une chanson dans le silence »

« Mon aimée, avec un autre aimé, »

« Se souviendra peut-être de moi, »

« Comme d'une fleur — plus jamais répétée... »

En notre conscience, une pensée adoucit la douleur aiguë et encore toute fraîche : ce grand, cet inimitable poète a, selon son tempérament, reflété son époque, et l'a enrichie de ses chants, disant, de façon neuve, l'amour, le ciel bleu tombé dans la rivière, la lune qui, comme un agneau, paît dans le ciel et la fleur plus jamais répétée : lui-même.

Que dans ce souvenir adressé par nous au poète, il n'y ait rien qui nous puisse abattre ou nous fasse perdre courage. Notre époque a un ressort bien plus fort que celui de chacun de nous, et, jusqu'au bout, la spirale de l'histoire se déroulera; ne nous y opposons pas, mais aidons-y avec les efforts conscients de la pensée et de la volonté. — Préparons l'avenir, conquérons, pour chaque être, le droit au pain et à sa chanson.

Le poète est mort, que vive la poésie !

Sans défense, un enfant des hommes a roulé dans l'abîme. Mais, vive la vie créatrice. où, jusqu'au dernier moment, Serge Essénine a entrelacé les fils précieux de sa poésie !

L. TROTSKY.

(Janvier 1926).

Traduit par Georges Altman.

## L'Anatolie en 1925

Les ponts boiteux, à la lampe de lune, s'efforcent de sauter des rivières débordées. La vieille charrue restée des anciens Romains. Le terrain cultivé est 0,07. La voiture à bœuf, ensevelie dans les marécages, chante la chanson de la célèbre prostituée aux yeux bleus entraînée de prison en prison.

L'orphelin épileptique âgé à peine de douze ans, fumeur d'hachisch. Les jeunes villageois ivres, accrochant les femmes à leurs couteaux. Les pédérastes à la barbe blanche, assis à la ronde, contemplent les garçons déguisés en femmes, qui dansent avec les tambours de basque.

Appel à la prière sur les minarets. Coran : préjugé. Mosquée : légende. Religion : opium.

Les Pachas aux têtes brodées d'or qui volent, dans les autos revêtus de fourrure. Les débauches inouïes, jusqu'au point du jour, dans les villas dorées nageant sur le champagne. Les propriétaires. L'officier de gendarmes, comme le sabre, enfoncé au sein de la masse productrice. Le soufflet à l'ouvrier-paysan, dans les casernes.

La Bureaucratie, assise croisant les jambes sur les tric-tracs, fument le commérage des narquois. Les portes du gouvernement ne demandent que la flatterie. Les destitutions — l'Ange de la Mort.

L'Usure, chapelet à la main, turban des pèlerins à la tête. Le jeune apprenti, acheté avec une piastre pour mille ans, apportant l'aiguillère de l'eau aux latrines de son maître. Le changeur juif, se cachant dans le grenier, compte ses pièces d'or tachetées de sang. La réaction qui rêve le trône noir du Khalife, marche bras dessus bras dessous avec les commissionnaires du capital occidental, porteurs de fez ou de kalpak. Sur l'estomac de neuf millions Serpe-Marteau, creusé comme le pétrin, les Banques aux chapeaux et les Compagnies au gros ventre dansent follement...

Devant ce tableau, qui, comme un bistouri tranchant, coupe en long le sein de l'Anatolie, deux hommes s'arrêtèrent : sur la tête de l'un, la neige était tombée; le cœur de l'autre tout rouge. L'un de cire, l'autre d'acier. L'homme cire, à la tête neigeuse, déchira son collet, sou-

pira profondément, tomba et se fondit. Quant à l'homme d'acier, au cœur tout rouge, il commença à siffler, escarpé comme l'Électrique : Communisme monté sur les épaules de la Révolution prolétarienne !

### II

La morale Féodale-Musulmane + morale Bourgeoise, une boue gluante sur le visage de l'Anatolie. Analphabétisme. Chaque route n'est qu'un tombeau d'enfant. Le « parti populaire », qui arrache avec violence la chair du peuple producteur, est le repaire de la bourgeoisie pillarde. Grande Assemblée Nationale : Assemblée des Bavards. Ce sont les actions de la « Banque d'Affaire » assise, sur la chaise des juges, aux Tribunaux d'Indépendance. Le couperet d'Etat, déjà démasqué, coupe, au plat de fruits du Patron, les cous en sueur des ouvriers qui s'alimentent avec du pain et du vinaigre. D'un côté, les révolutionnaires prolétaires sont cloués, aux murs des prisons, par la baïonnette : de l'autre, les femmes ouvrières, sous les coups de fouet de la police bourgeoise, ne pouvant acheter le drapau, montrent, aux bouchers brodés d'ors qui passent des arcs de triomphes, leurs mouchoirs déchirés rougis de leurs poumons...

Oui, mais nous, nous sifflons, escarpés comme l'Électrique : Communisme monté sur les épaules de la Dictature Proletarienne !...

Camarade, les jours que nous vivons « ennemi dans le camp ennemi » ne seront pas longs. Regarde : Le Fantôme grandissant de la Serpe-Marteau embrasse le monde. Le sommeil manque aux fauteuils mous, aux lords à grosse-tête, aux cravates blanches. Regarde : Les dents d'or de l'Impérialisme, qui mâche le squelette des colonies, comme un mets doux, s'extirpent, l'une après l'autre. Devant nous les barricades !

Nous nous sommes abeuvés aux mamelles d'acier de notre première Révolution. Nous marcherons, l'Orient et l'Occident, main à main, cœur à cœur. Nous passerons, écrasant avec nos bottes rouges, le crâne du Capitalisme. Nous percerons les entrailles sanglantes de l'Exploitation comme un taureau tout rouge.

(Stamboul 1926.)

KERIM SADI.

LE CHARNIER

## Le Cardinal Mercier est mort

Tous les curés on les pendra.  
(La Carmagnole.)

Issu de la sueur des mains sales  
le cardinal Mercier grandissait comme les  
vers qui détruisirent la croix  
En son cœur dormait une énorme punaise  
qui plus tard  
engendra ces hosties au parfum de poussière  
qu'il déposait sur des langues grasses

Un jour dieu comme une vieille tache d'huile  
apparut à ses yeux semblable à un anus  
et Mercier depuis lors découvre la vierge  
dans tous les égouts

Ton père faisait le coup de feu à Bruxelles  
et tu décrotais la vierge à Malines

Cardinal Mercier, à cheval sur un agent,  
je t'ai vu l'autre jour semblable à une pou-  
belle  
débordante d'hosties  
Cardinal Mercier, tu sens Dieu comme l'éta-  
ble le fumier  
et comme le fumier Jésus

Chacun dans son cœur a une divine colique  
qui sommeille  
la tienne s'est éveillée au son de l'harmonium  
du Dies iræ et de la Brabançonne

Enfin la guerre que tu souhaitais vint comme  
ton Messie  
et ta bénédiction emprunta la trajectoire des  
obus  
tandis que ton eau bénite explosait comme la  
mélinite

C'est ainsi que tu devins un athsmatique  
vêtu de rouge comme un veau écorché,  
c'est ainsi que tes cheveux ont rempli les os-  
tensoirs  
de la Belgique

Cardinal Mercier tu n'es qu'une hostie que  
les porcs ont mangé  
mais les porcs en sont morts  
et tu leur survécus  
grâce à l'endurance et au patriotisme (1)  
que tu prêchais dans l'abattoir  
mais maintenant que tu es crevé  
si le monde a moins d'ulcères  
les hosties gardent leur goût de cadavre.

Benjamin PÉRET.

(1) *Endurance et patriotisme.* — « Mandement »  
du cardinal Mercier pendant la guerre où, paraphra-  
sant la parole de son Christ : « Tu ne tueras point »,  
il excitait ses compatriotes à la révolte et à tuer les  
Allemands.

## APPEL

Appel à tous les hommes qui ne sont pas  
entièrement soumis aux puissances de l'om-  
bre, appel à quelques-uns, appel à tous ceux  
qui attendent la délivrance. Pour qu'ils la  
préparent. L'esprit ne triomphera que dans  
ses manifestations les plus dangereuses. Au-  
cune audace spirituelle ne peut mener à la  
mort.

L'ordre c'est la prudence, c'est la conserva-  
tion de la nourriture et l'homme meurt de  
faim et de bêtise devant des trésors avariés.

Il n'y a pas d'ordre supérieur, il n'y a que  
déchéance. Tout homme satisfait est une  
brute. Le plus commun spécimen en est le  
guerrier qui se repose sur ses lauriers.

Où donc peut s'arrêter le désir de liberté,  
où donc peut-on fixer l'éternité? L'incendie  
allumé, nous courrons vers l'incombustible.

Il n'y a pas de grandeur pour qui veut  
grandir, il n'y a pas de modèle pour qui cher-  
che ce qu'il n'a jamais vu.

La liberté est une naissance perpétuelle de  
l'esprit. Il faut qu'elle ne fasse qu'un avec la  
conscience humaine. Sinon, celle-ci n'est que  
le quelconque instrument d'une morale utili-  
taire.

L'égalité n'existe que dans un commun dé-  
sir de liberté. Nous exterminerons les maî-  
tres avec leurs serviteurs.

Nos frères s'affranchissent eux-mêmes.  
Nous sommes tous sur le même rang. Rayons  
les autres.

Paul ELUARD.

## Anatole France et la Commune

« ... le Paris de M. Thiers, c'était  
le Paris des « francs fileurs »... le  
Paris capitaliste doré, paré, fai-  
néant. Ce Paris-là avec ses laquais,  
ses facteurs, sa bohème littéraire et  
ses cocottes encombraient Versailles,  
Saint-Denis, Rueil et Saint-Germain;  
il considérait la guerre civile comme  
une agréable diversion, suivait avec  
des longues-vues les péripéties de la  
bataille, comptait les volées de ca-  
non et jurait sur son honneur et  
sur celui de ses prostituées que le  
spectacle était bien mieux monté qu'à  
la Porte-Saint-Martin. »

KARL MARX :  
« La Guerre civile en France. »

Je m'étais souvent demandé quelle attitude Ana-  
tôle France avait eu à l'égard de la Commune de Pa-  
ris, s'il avait été mêlé à la guerre civile, quels  
avaient été ses sentiments à l'égard des insurgés,  
etc. Ces questions étaient pour moi demeurées sans  
réponse. Il y a quelques mois pourtant j'eus les  
éclaircissements historiques que je souhaitais. Je les  
trouvai tout au long dans le livre que M. Georges  
Girard a consacré pieusement à « la Jeunesse d'Ana-  
tôle France (1) ». Je pense qu'ils apparaîtront assez  
convainquants de l'ignominie parfaite du « maître »  
en de telles circonstances — il avait alors 27 ans,  
étant né le 16 avril 1844. — On a, pour les besoins  
d'une certaine cause, qui n'est naturellement pas  
celle de la Révolution, inventé la légende infiniment  
plaisante d'un Anatole France révolutionnaire. Il est  
grand temps de substituer à la légende la réalité  
historique. Tant pis si certains y perdent quel-  
ques illusions, que, pour notre part, nous es-  
pérons, dès la mort de l'illustre académicien, avoir en  
grandes parties dissipées. — M. F.

« ... La première lettre de lui (France) que nous  
ayons pour cette époque (1871), est adressée à sa  
« marraine », Mme Jacques Charavay, alors à Lyon  
avec toute sa petite famille, où allait la rejoindre son  
fils Etienne, porté sur les listes d'exécution de la  
Commune. Cette lettre est de mars, elle se résume  
en quelques détails intimes relatifs surtout à Fer-  
nand Calmettes. La grand-mère d'Anatole France  
est partie à Rochefort et c'est à peine s'il donne  
quelques détails sur les débuts de l'insurrection :  
« LE COMITÉ DES ASSASSINS occupe toujours l'Hôtel  
de Ville et presque toutes les mairies... ses hommes  
ont tiré avant-hier place Vendôme sur une foule non

(1) Ed. de la N. R. F., documents bleus.

armée qui criait : « Vive l'Assemblée! » et « Vive la  
République! » Un centre de résistance se forme au-  
tour de l'amiral Saisset, qui est superbe d'énergie. »

En somme, il vit en marge du tumulte, et plutôt  
en spectateur qu'en acteur. Mais, gare! en mai, les  
choses se gâtent brusquement. Les communards n'é-  
mettent-ils pas la prétention de l'enrôler dans leurs  
rangs?

Bien décidé à décliner cet honneur, il n'hésite plus :  
il va quitter Paris. Le 5 ou le 6 mai, muni donc d'un  
passeport belge au nom d'Henri Gillis (« Henri Gil-  
lis, écrit-il à Etienne Charavay, est un nom infini-  
ment plus humain que celui de Mikeslas Malakowski  
dont Fernand s'était sérieusement intitulé quelques  
jours auparavant »), il gagne la porte de l'Antin.

A vrai dire, il n'est point trop rassuré quant au  
succès de l'entreprise et aux suites possibles d'une  
arrestation. Son passeport le représente, en effet,  
comme « un blond à figure ronde, âgé de quarante-  
sept ans et de petite taille ». Mais il joue de bonheur  
en arrivant à la porte :

« Il y avait là un poste de FRIPOUILLARDS ivres, qui  
étaient fort occupés à disputer le passage à un vieil-  
lard accablé de caducité. »

Payant d'audace, il en profite pour avancer tran-  
quillement et montrer négligemment de loin son pas-  
seport. Bref, il arrive « dans la zone neutre du dra-  
peau de la Confédération du Nord » avant même  
que le « factionnaire fripouillard » ait songé à exa-  
miner son cas.

Mais, tout n'est pas fini, il lui faut maintenant  
gagner Ville d'Avray, où il sait devoir trouver une  
hospitalité cordiale chez les Calmettes. Heureuse-  
ment, il n'a que l'embaras du choix comme moyen  
de transport :

« Toutes les voitures du monde, depuis l'Arche  
de Noé, à laquelle on a mis des roues, jusqu'aux ta-  
pissières des environs de Paris, attendent à Saint-  
Denis les fugitifs de la Commune. »

Il choisit le meilleur cheval et constate que son  
cocher a un fort accent allemand. Et alors, le dia-  
logue suivant s'engage :

« — Vous êtes Allemand ?

« — Prussien.

« — Domicilié en France depuis longtemps, et  
naturalisé ?

« — Nicht, j'étais de la landwehr, j'étais licen-  
cié, mais quand j'ai appris les affaires de Paris, je  
me suis dit : « Il y a quelque chose à faire là-bas ;  
je suis Prussien, j'inspirerai la confiance. Alors, je  
suis revenu et, comme vous voyez, j'exerce mon petit  
état de voiturier à Saint-Denis. »

Et il conclut :

« ...Ce brave homme m'a conduit à Versailles. Tout  
le long du chemin, nous avons vu des campements.  
La ligne fait la soupe dans le beau parc de la Mal-  
maison. J'ai vu des artilleurs manœuvrer. Ce sont de  
bons soldats quand on les compare à ceux de la Com-

*mune et de détestables soldats quand on songe aux Prussiens dont j'ai vu les manœuvres géométriques se dérouler dans la plaine d'Aubervilliers. »*

Bref, parti de Saint-Denis à 11 heures et demie du matin, à 5 heures, tout « gris de poussière », il sonnait à la grille des Calmettes.

La maison est comble naturellement. Mais cela ne fait rien, on s'arrange et l'accueil qu'il reçoit est si cordial qu'il en oublie ses émotions.

Juste le temps de les narrer succinctement à sa mère, de lui recommander « tout particulièrement les papiers qui sont dans le tiroir du milieu de ma table de travail et les quelques feuillets que j'ai laissés dans mon bureau », d'engager ses parents à suivre son exemple, à aller à Chartres ou bien à venir le rejoindre à Chaville où Fernand Calmettes a un appartement. Deux inconvénients seulement à ces vilégiatures champêtres : d'abord que la vie est chère, bien qu'abondante, dans les petits villages; et puis que « LE BRUIT DU CANON ET MEME DE LA FUSILLADE TROUBLE LE SOMMEIL presque toutes les nuits ».

A part cela, la nature est adorablement jolie : « Ce sont des vallées toutes vertes, quelques blessures jaunes au front des coteaux indiquent seules, çà et là, que des batteries prussiennes ont été démasquées. »

Telles sont, jetées pêle-mêle sur le papier, au soir même de son évasion peut-être, les premières nouvelles d'Anatole France aux siens après son départ de Paris.

Trop heureux lui-même d'avoir pu échapper « A LA FUREUR DES FRIPOUILLARDS », il vivra un mois à Ville-d'Avray — du 6 mai au 4 juin — mais sans cesser de correspondre avec son père et sa mère qui ne quitteront pas la rue de Tournon. Et c'est ainsi que nous sommes au courant de ses faits et gestes pendant ce mois de guerre civile. Il est admirablement bien chez les Calmettes où il reçoit « l'hospitalité la plus gracieuse, la plus simple et la plus délicate ». Il pourrait même y travailler « sans le canon ou l'inquiétude ». Il est vrai que les distractions ne lui manquent pas : ils sont là toute une bande d'amis fidèles qui regrettent bien l'absence d'Etienne Charavay. Souvent, il leur arrive de regarder autour d'eux et de se dire : « Il nous manque cet animal de Stéfano. »

Ils sont un grand nombre dans le même lit, à dormir au son du canon; le matin, ils arrosent le potager, toujours au son du canon; à midi, on se retrouve à la table de famille ou bien l'on va déjeuner à Versailles avec Coppée, qu'un mandat d'amener poursuit à Paris, et avec Gabriel Marc, qui lit de petits vers où il parle « DE FAIRE L'AMOUR DANS LES BOIS DE CHAVILLE AU SON DU CANON ». Et la journée se passe, où l'on s'abîme « dans le néant divin au fond des bois de Fausses-Reposés ».

Au début, les communications ne sont pas rompues avec Paris et Anatole France profite d'un voyage de M. Calmettes pour se faire envoyer du linge par sa

mère. De même, il manigance pour son père un mystérieux envoi de brochures dans un paquet « qui sera de la quincaillerie », à l'adresse de la librairie Bernaud, de Versailles.

Et, au hasard de ses voyages à Versailles, il fait part à ses parents des spectacles de la rue. Un jour, c'est une bande de « fripouillards » qu'il a le plaisir (sic) de voir faire leur entrée comme prisonniers : « Ils étaient hideux, comme vous pouvez penser ! » Un autre jour, il admire sur la place d'Armes des canons ornés de lilas et d'aupébins, comme pris aux insurgés.

Incidemment, il apprend à sa famille le prochain bombardement de Paris : « Thiers l'a annoncé comme immédiat. On battra le Point-du-Jour et les remparts. Les pièces de Montretout sont formidables, mais elles ne sont pas pointées sur les quartiers paisibles ! » Ou bien, il leur apprend la prise du fort de Vanves.

Mais les événements se précipitent soudain et prennent une tournure tragique. Anatole France en songeant aux siens va vivre des heures d'effroyable angoisse; pendant quatre jours, de « la lanterne de Démosthène », en compagnie de Fernand Calmettes, il va regarder brûler Paris, il va voir fumer la poudrière du Luxembourg dont l'explosion « a épouvanté jusqu'aux habitants de Versailles ».

Enfin, le 31 mai, tout est fini. Il cherche vainement à rentrer dans Paris par Sèvres, la circulation est interdite. Mais au moins il a reçu une lettre de sa mère et il est tranquilisé sur le sort des siens. C'est égal, personne ne s'attendait à Versailles « à la prompte et formidable FIN DU GOUVERNEMENT DU CRIME ».

Vite un mot aux siens pour les féliciter d'avoir échappé à tous ces dangers et leur crier sa joie :

« Vous avez tout passé, tout surmonté. Je ne demandais guère que cela à la fortune, il n'y a pas de ruines pour moi, là où tu es avec père, sains et debout. Le Louvre la Bibliothèque et le Muséum sont saufs; LA VIE INTELLECTUELLE N'EST PAS ENCORE PERDUE TOUT A FAIT POUR PARIS. Je félicite père d'avoir noté heure par heure les épouvantables catastrophes qui éclataient autour de lui. Cela marque un esprit ferme et éclairé et cela me montre qu'il n'a point été affecté jusqu'à la maladie des plus épouvantables malheurs publics qui aient pu menacer jusqu'à la vie d'un homme obscur et privé. »

Le dimanche, 4 juin, à 10 heures du matin, il débarquait rue de Tournon, le cœur battant. Personne au logis. Alors, en attendant ses parents et pour tuer le temps, il écrivit à son fidèle Etienne pour lui dire sa joie d'avoir retrouvé sa maison et sa chambre :

« ENFIN, LE GOUVERNEMENT DU CRIME ET DE LA DÉMENCE POURRIT A L'HEURE QUI IL EST DANS LES CHAMPS D'EXÉCUTION. PARIS A MIS SUR LES RUINES DES DRAPEAUX TRICOLORES. »

## Les Livres

Ernest Delahaye :  
Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine et Germain Nouveau  
(Messein éd.).

Devant la Révolution, l'homme est jugé avec une implacable sévérité. Il n'y a plus de faux-fuyants possibles; les lâches sont contraints de rejoindre leur troupeau. Alors tout libéralisme a fait son temps : le juste milieu n'existe plus et les esprits sont rejetés aux extrêmes. Nul ne peut plus condamner la violence et ceux-là qui masquaient leur modérantisme sous ce honteux sentiment : l'horreur du sang versé, applaudissent aux tueries répressives d'un Galliffet. Ils ont donné toute leur foi au passé : quelques monuments, quelques livres (les pires), quelques basses images sont leur seule raison d'être et le jour où l'insurrection menace ces ruines sans quoi ils ne peuvent plus vivre, leur âme se soulève contre les destructeurs d'idoles. Nous connaissons ces éternels Girondins : ils ont applaudi la prise de la Bastille et honni la guillotine de 93; ils ont accepté la République du 4 Septembre et fait feu contre les Communards; ils ont salué la chute des tzars, mais pleuré sur leur tombe creusée par les Bolcheviks. La Révolution pour eux se limite à un changement de gouvernement et ils n'admettent pas qu'il existe deux espèces d'hommes que la Révolution à tous les siècles remet aux prises sur plusieurs points du monde; ils ne l'admettent pas... jusqu'au jour où ils rejoignent la contre-révolution.

... Il serait puéril d'accorder aux démarches d'un Anatole France une importance excessive; nous savons trop quelles ignominieuses raisons les lui dictaient, mais puisque deux livres parus en même temps nous obligent à un rapprochement, on saura que tandis que France fuyait à Versailles devant la Commune et attendait avec une joyeuse férocité la répression qui lui rendrait SA ville et SES bibliothèques, Rimbaud accourait à pied de Charleville pour se mêler aux émeutes. Devant l'événement chacun avait choisi, chacun avait trouvé sa voie et le parnassien, déjà vieillard, s'était enfermé dans le caveau de Versailles tandis que Rimbaud soulevait les pavés de Paris.

On sait quel parti certaines gens ont voulu tirer de Rimbaud; on sait quel usage ils ont fait de quelques paroles prononcées dans le délire de la mort. Claudel, dans son ignoble préface

du « Mercure », ne risque une discrète allusion à la Commune que pour comparer Rimbaud à Jeanne d'Arc! Il serait inconvenant de disputer à ces gens le poète des « Illuminations ». Le non-conformisme de Rimbaud, la révolte totale de son esprit et l'impossibilité malgré tout continue pour la littérature du jour de se réclamer véritablement de lui, suffisent à garder sa pureté contre toute souillure (1). Il pouvait ne pas y avoir de Commune et son attitude morale fut demeurée la même.

Mais il est bien, aujourd'hui, qu'un écrivain « catholique » et qui a vécu dans l'intimité de Rimbaud pendant les années décisives de sa jeunesse, vienne nous affirmer que devant l'idée de révolution, son jugement ne connut pas de variation : « Danton, Saint-Just, Couthon, Robespierre, les jeunes vous attendent », écrivait-il à treize ans. — Dès ce moment, sa position était prise. Il entendait agir révolutionnairement sur le plan politique comme il entendait penser révolutionnairement sur le plan de l'esprit. Ces pages témoignent une fois encore que la révolte de l'esprit s'accompagne toujours de l'action révolutionnaire dans certaines circonstances.

Par ailleurs, ce nouveau livre rendra plus difficile la main-mise de Claudel et de ses pairs sur le poète. Tels propos rapportés par M. Delahaye doivent glacer d'horreur l'ambassadeur de France — marchand de porcs. « Il est des destructions nécessaires... Il est d'autres vieux arbres qu'il faut couper, il est d'autres ombrages séculaires dont nous perdrons l'aimable coutume. »

L'image de la Révolution est évoquée, la Révolution terrible aux faibles et aux lâches.

Victor CRASTRE



Charles Baudelaire :  
Amoenitates Belgicae  
(Ed. Exelsior)

A une époque où plus que jamais peut-être la France s'avère nation de domestiques, c'est une grande joie pour certains que de voir réunies ces pièces, dans lesquelles Baudelaire manifeste une fois de plus sa haine pour tout ce qui est français, ou y ressemble. Car, il ne faut pas s'y tromper, si

(1) Que l'on songe avec quelle basse désinvolture un Cocteau parle de Rimbaud et de Lautréamont.

Baudelaire détestait à ce point les Belges, c'est qu'il retrouva en eux toute l'ignominie de la France, grossie encore par ces imbéciles qui n'ont rien trouvé mieux qu'imiter ceux qu'ils appellent pourtant, avec un louable dédain, les « gens d'Outre-Quévain ».

Si je devais m'excuser auprès de certains Belges de les traiter ainsi, ce ne serait certes pas, comme M. Pierre Dufay (l'un des commentateurs du livre de Baudelaire), auprès de nos héros alliés de 1914 ou du grand porc Albert, mais auprès des quelques révolutionnaires de ce pays (1), et aussi, dans une certaine mesure, de ceux, révoltés ou non, qui inventèrent le mot *Fransquillon*, vocable qui me réjouit le cœur. (Aux Français qui disent : Boche, je puis répondre par ce mot : Fransquillon. J'en sais gré à ses inventeurs.)

Je pense, du reste, que Baudelaire a surtout haï dans la Belgique la partie wallonne, c'est-à-dire la partie française. Pour lui, en effet, belge et français sont souvent synonymes, et quand il se sert de l'expression « esprit belge », c'est pour caractériser l'esprit français dans ce qu'il a de plus borné, de plus vraiment « français ». Témoin ce passage de *Mon cœur mis à nu* : « De l'amour, de la prédilection des Français pour les métaphores militaires. Toute métaphore ici porte des moustaches. — Littérature militante. Rester sur la brèche. Porter haut le drapeau... Ces habitants de métaphores militaires dénotent des esprits non pas militants, mais faits pour la discipline, c'est-à-dire pour la conformité, des esprits nés domestiques, des esprits belges qui ne peuvent penser qu'en société. » D'ailleurs, Baudelaire parle souvent du Français, exactement comme il parle du Belge dans les fragments connus de l'ouvrage qu'il projetait d'écrire sur la Belgique. « Le Français est un animal de basse-cour si bien domestiqué qu'il n'ose franchir aucune palissade. Voir ses goûts en art et en littérature. — C'est un animal de race latine; l'ordure ne lui déplaît pas, dans son domicile, et, en littérature, il est scatophage. Il raffole des excréments. Les littérateurs d'estaminet appellent cela le *sel gaulois*. — *Bel exemple de bassesse française, de la nation*

(1) Qui d'ailleurs ne doivent plus plus se reconnaître Belges que je ne me reconnais Français.

qui se prétend indépendante avant toutes les autres... » — « ... la France a horreur de la poésie, de la vraie poésie, ... elle n'aime que les saligauds comme Béranger et de Musset. »

Si donc Baudelaire attaqua la Belgique, c'est parce qu'elle est un miroir grossissant qui reflète les saletés de la France, et, de toutes les épigrammes qui composent *Amœnitates Belgicæ*, la mieux venue, certes, est celle qui s'adresse aux Français :

« Les Belges poussent, ma parole !  
L'imitation à l'excès,  
Et s'ils attrapent la vérole,  
C'est pour ressembler aux Français. »

A ceux qui tentent en ce moment, avec une bassesse et une sottise qu'on ne peut qualifier autrement que de « bien françaises » (Paul Claudel, l'abbé Brémond, et d'autres !), à ceux qui pour maintenir cette civilisation, — que Baudelaire fait rimer avec syphilisation, — s'efforcent en vain de situer les vrais poètes du côté de la réaction ou d'un vague anarchisme bourgeois, après les *Souvenirs familiers* d'Ernest Delahaye, si révélateurs sur la valeur véritablement révolutionnaire de Rimbaud, la publication des *Amœnitates Belgicæ*, que leurs éditeurs le veulent ou non, est une réponse qui n'admet pas de réplique.

Donc, en voici encore un qui ne fut pas victime de son sang et sut réagir superbement contre la cochonnerie environnante. Car ce n'est pas seulement la Belgique qui est ici en jeu (ô vous qui admirez un Baudelaire catholique !), mais la France, l'Europe elle-même, et tout l'esprit bourgeois. L'esprit bourgeois avec sa morale étroite, resserrée entre les cadres nationaux et familiaux qu'elle s'est tracée; « l'Esprit Conforme », que Baudelaire voulait faire fusiller dans la personne de son beau-père, le général Aupick, lorsqu'il se promenait aux barricades, montrant ses mains noires de poudre.

« Bâton merdeux », voici peut-être, comme le dit Baudelaire, l'image du pays belge, mais il faut y voir surtout celle de cet esprit mesquin si bien ancré dans l'Occident, de cet esprit qui, comme la Senne bruxelloise, n'est guère qu'un « excrément qui coule », mais dont le monde finira bien par être purgé un jour, grâce à ceux que l'on nomme ici « les barbares de l'Orient ».

Michel LEIRIS.

Lisez :

La Révolution surréaliste : la revue la plus scandaleuse du monde.

## Lettre aux Lecteurs de "CLARTÉ"

La nécessité morale, d'abord, de ne pas laisser purement et simplement à l'abandon une publication malgré tout d'esprit révolutionnaire, impose, à moi et à quelques autres, l'obligation de faire reparaitre *Clarté*; et aussi j'ai trop le désir de tenir certains engagements pris vis-à-vis d'un public que j'estime, pour me dérober, quelle que soit la difficulté de l'entreprise et les responsabilités à encourir.

S'il m'est arrivé, dans la question de la suppression de *Clarté*, de commettre une erreur tactique, en abandonnant prématurément — peut-être faisant preuve alors, à mon insu, de lassitude — une position d'attente, pour me rallier à l'action commune envisagée avec la *Guerre Civile*, je crois qu'il est encore parfaitement possible de regagner ce poste d'où toute progression peut être de nouveau tentée. Je reste persuadé que cela sera.

Il importe peu, et je pense que ce public-ci n'aurait pas grand enseignement à en tirer qu'une mise au point minutieuse soit faite — sur quel plan ? — des circonstances dans lesquelles les uns et les autres nous sommes trouvés ; ni de rechercher les causes de l'échec de la *Guerre Civile*.

En vérité, il s'est passé beaucoup de choses entre individus et à peu près rien collectivement. Je crois que nous nous sommes mépris sur le meilleur emploi des forces subversives propres à chacun d'entre nous.

\*\*

Si *Clarté* a pu prendre contact avec le groupe surréaliste, c'est, ne l'oublions pas, parce que les surréalistes se sont ralliés, dans leur désir d'action révolutionnaire, à une conception marxiste de la révolution. Mais un tel geste impliquait-il chez eux la nécessité de consacrer dorénavant toute leur activité à la propagande de parti ? Je ne crois pas.

La dénonciation destructive de la civilisation capitaliste, l'abandon en bloc de tout ce qui constitue l'ensemble culturel de la classe bourgeoise, c'est sous cet aspect que se présente à nos yeux l'activité surréaliste. Certains en nieront la portée révolutionnaire. C'est alors qu'eux-mêmes n'ont pas rompu entièrement avec certaines formes de la pensée bourgeoise.

Dans le *Manifeste*, Marx écrivait : « La dissolution des vieilles idées marche de pair avec la dissolution des anciennes relations sociales »,

Je crois avoir raison de penser que tout ce qui, idéologiquement, s'oppose violemment à la pensée bourgeoise, doit être utilisé par le communisme à des fins révolutionnaires.

La bourgeoisie ne s'y trompe pas qui hait les surréalistes, mais n'a d'autres moyens de les combattre que les supprimer en essayant de les intégrer à elle par l'argent — certains se sont laissés prendre. Le prolétariat révolutionnaire a-t-il quelque raison de considérer en adversaires des hommes qui n'ont pas eu encore l'occasion de passer de la subversion dans l'idée et dans la forme à l'insurrection dans les faits ? Je demande avant tout qu'on examine quelle cause servent les surréalistes, et quelle ils trahissent. En tous cas, je n'ai jamais relevé contre eux d'autres critiques que celles formulées par une méprisable sorte de petits bourgeois, révolutionnaires à bon compte — on est, hélas forcément révolutionnaire à bon compte, en France, en 1926 ! — et que guide en tous cas un sens remarquable de la conservation sociale.

Mais, en revanche, non seulement les surréalistes admettent parfaitement le marxisme, mais encore ils se rallient aux modalités d'organisation et à la discipline communiste. Ils s'y rallient — eux qui ont le sens de la Révolution — parce qu'ils savent bien que l'Internationale communiste représente dans le monde le seul principe d'action révolutionnaire efficace ; vienne l'épreuve décisive et ils prendront place dans le rang communiste — peut-être même l'impulsion sera-t-elle assez forte pour les porter du même coup vers l'ensemble des problèmes de l'organisation de la révolution. Breton a écrit : « *L'important est que, pour nous, ce désespoir, ce fameux désespoir qu'on nous a toujours accordé pour mobile, cesse au seuil d'une nouvelle société. Nous n'avons eu qu'à tourner nos regards vers la Russie.* » (« La force d'attente », *Clarté* janvier 1926).

\*\*

L'absurde serait évidemment dans le temps présent de demander aux surréalistes de renoncer aux surréalistes. Ont-ils demandé aux communistes de renoncer au communisme ? Je ne pense d'ailleurs pas qu'il y ait lieu de s'hypnotiser sur le moyen de concilier le point de vue de l'idéalisme absolu et celui du matérialisme : l'un étant une attitude de défense de l'esprit et l'autre une position tactique dans le relatif. En

fin de compte, en période aiguë de lutte des classes, la Révolution ne peut manquer de retrouver les siens.

Mais nous n'en sommes pas là. Les événements ne se sont pas encore produits à la faveur desquels s'établira l'accord parfait entre nous. De ces événements, et d'eux seuls, je me sens fondé d'attendre la réalisation de la *Guerre Civile* — dont l'activité sera alors de toute probabilité communiste ; j'emploie ce terme dans son sens le plus rigoureux. Pour l'instant, rien ne nous pousse à sortir d'un certain état d'esprit actuel puisque sur les divers plans où se produit notre activité, nous avons de bonnes raisons de croire qu'elle tend vers un même but : la Révolution. Pour l'instant, ce qui est essentiel, c'est qu'entre les meilleurs d'entre nous — j'entends ceux qui ont assez de certitude d'eux-mêmes pour suivre avec tranquillité un destin dont ils se sont assurés le contrôle — se soit établie une confiance d'homme à homme, confiance morale infiniment précieuse.

En définitive, il vaut mieux que l'expérience projetée n'ait pas encore eu lieu ; ainsi l'avenir reste-t-il toujours réservé.

\*\*

Pour tout simplifier, le titre de cette publication est « Clarté ». Il est bien évident que l'esprit qui l'animera n'aura pas grand'chose à voir avec celui dont était issue Clarté. Nous n'avons ici plus rien ni personne à ménager. Tout a été tiré au clair des origines et des transformations successives de Clarté. Il ne peut plus subsister aucune équivoque. Tout ce qui au cours de ces longs mois de travail obscur de quelques-uns a pu servir la cause de la révolution, demeure acquis. Le reste importe peu : les erreurs passées, et les fautes. Nous nous apprêtons à une plus grande rigueur révolutionnaire, voilà tout. Nous faisons appel à toutes les forces, à tous les enthousiasmes jeunes : ailleurs ceux qui doutent.

« Nous n'avons à formuler que des blasphèmes ou des credos » : il me plaît de remployer ici cette profession de foi intransigeante de Raymond Lefebvre.

Nous défendrons, en partisans, aussi bien la doctrine marxiste intégrale que le programme d'action politique de l'Internationale communiste ; en même temps, en quelque point qu'il

nous sera possible d'aborder la pensée bourgeoise avec les surréalistes, nous porterons le blasphème.

\*

\*\*

Chacun d'entre nous, au cours de ces cinq mois, a pu prendre parti. Je n'ai donc rien d'autre à ajouter à ce que j'ai déjà écrit. Cependant, je tiens à remercier ceux qui m'ont fait l'honneur de croire en ma parole : que tout ce qui était susceptible d'être sauvegardé dans la liquidation de Clarté, le serait.

Marcel FOURRIER.

P. S. — Dans la limite où cela sera possible, c'est-à-dire en tenant compte des graves difficultés que nous rencontrerons à paraître régulièrement à date fixe pendant la saison d'été, Clarté sera mise en vente le 15 de chaque mois.

En ce qui concerne les abonnements reçus pour la Guerre Civile, ces abonnements restent bien entendu valables pour Clarté.

Pour les abonnements en cours, les renouvellements auront lieu en tenant compte du décalage de 5 mois (c'est-à-dire que les abonnements renouvelables en février seront renouvelables en juillet).

Les envois de livres en retard seront liquidés dans le plus bref délai et l'office du livre du mois supprimé ; néanmoins, les commandes de librairie de nos abonnés de province et de l'étranger seront reçues comme auparavant par l'administration de Clarté.

De nombreuses lettres nous ont été envoyées au cours de ces derniers mois. Nous avons été dans l'impossibilité matérielle d'y répondre. Nous nous en excusons auprès de tous nos amis qui ne peuvent nous en tenir rigueur.

Que nos lecteurs et abonnés excusent les malentendus qui se seront peut-être établis dans certains cas, par suite de cette longue interruption et du changement de local. Qu'ils n'hésitent pas, s'ils constatent une erreur matérielle, à nous la signaler et à la faire rectifier. Nous agissons pour le mieux, avec nos moyens réduits pour tout remettre en ordre au plus tôt.

Dans la mesure de leur moyens, qu'il nous aident de leur côté à faire revivre une Clarté plus révolutionnaire.

## LES ÉDITIONS DU MONDE MODERNE

79 bis, rue de Vaugirard, PARIS

Le texte complet des

## CAHIERS INTIMES INÉDITS

de MARIE BASHKIRTSEFF

est enfin paru !

Tome I, II, III, IV.

Chaque volume in-seize Jésus..... 10 fr.

TITAYNA

## LA BÊTE CABRÉE

Préface de Pierre Mac Orlan

Un volume..... 9 fr.

PAUL OLIVIER

## LE PROMPTUAIRE D'AMOUR

ROMAN

Préface de Jean Richepin de l'Académie française

Un volume..... 9 fr.

RAOUL GAIN

## LE JEU SEXUEL

ROMAN

« M. Raoul Gain regarde le Sexe avec tranquillité... »

Joseph DELTEIL.

Un volume..... 9 fr.

EDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE  
FRANÇAISE



3, RUE DE GRENELLE  
PARIS-VI<sup>e</sup>  
TÉLÉPHONE : FLEURUS 12.27

COLLECTIONS "VIES DES HOMMES ILLUSTRES"

# LA VIE DE FRANZ LISZT

PAR  
GUY DE POURTALÈS

Un volume in-16 double-couronne..... 9 fr.

André DELPEUCH, éditeur, 51, rue de Babylone, Paris.

Un inédit de Tolstoï!

## MÉMOIRE A BOULGAKOFF SUR L'ÉDUCATION

« La valeur de ces pages est d'être comme le testament  
éducatif de l'Auteur de LA GUERRE ET LA PAIX »

Un volume..... 3 fr. ; franco..... 3 fr. 30

Vient de paraître

## LES ALLIÉS CONTRE LA RUSSIE

Préface de Victor Margueritte.

Un fort volume..... 18 fr.



LIBRAIRIE DU TRAVAIL. 96, QUAI DE JEMMAPES, PARIS (10<sup>e</sup>)

### Histoire et Education prolétariennes

Albert THIERRY. *Réflexions sur l'éducation* suivies des *Nouvelles de Vosges* et de listes commentées de bons livres à lire (Préface de Marcel Martinet. Biographie de Louis Claval) ..... 10 »  
C. TALES. *La Commune de 1871* (Préface de Léon Trotsky)..... 8 »  
Victor SERGE. *La Ville en danger, Péetrograd, l'An II de la Révolution* ..... 3 »  
Léon TROTSKY. *Lénine* ..... 8 »  
Robert LOUZON. *L'Economie capitaliste, Principes d'Economie capitaliste* ..... 6 »

En préparation :

LISSAGARAY. *Histoire de la Commune de 1871* (en souscription). 12 »

### Etudes et Documents sur la guerre

René MARCHAND. *Un Livre noir, 1910-1914. Diplomatie d'avant-guerre d'après les documents des archives russes*. 2 vol..... 40 »  
— *Le tome II seul*..... 20 »  
Mathias MORHARDT. *Les Preuves. Le Crime de droit commun. Le Crime diplomatique* ..... 10 »  
Gustave DUPIN. *Conférence sur les responsabilités de la guerre* 2 »  
ERMENONVILLE. *Vers la Vérité. Revue* (l'année parue) ..... 15 »  
— *Réponse à Poincaré*.. 1 »  
— *Le Règne de la Bête*. 7 »

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DOCUMENTAIRES ET CRITIQUES SUR LES RESPONSABILITÉS DE LA GUERRE, *Les Savants Américains devant le problème des Responsabilités de la Guerre*. Sydney B. Fay, Harry Elmer Barnes, Frederick Bausman mettent en pleine lumière la responsabilité de M. Raymond Poincaré (Préface de M. Morhardt) ..... 4 »  
*L'Angleterre a voulu la guerre* (Préface de M. Morhardt) ..... 5 »

En préparation :

*Un Livre noir, 1914-1915* (tome III) (en souscription) ..... 15 »

### Faits et Documents

Robert LOUZON. *La Déchéance du Capitalisme* ..... 0 50  
Victor SERGE, *Lénine 1917*. La pensée et l'action de Lénine depuis son départ de Suisse jusqu'à la prise du pouvoir ..... 2 »  
— *Un Souvenir par jour. Petit Calendrier Prolétarien* ... 1 »  
.. *Les Couloirs d'une Sécurité Générale. Ce que tout révolutionnaire devrait savoir sur la répression* ..... 4 »  
Léon TROTSKY. *Les Problèmes de la Guerre civile* (Conférences). 1 50  
*Petite Bibliothèque Coloniale*  
NGUYEN-AÏ-QUÛC. *Le Procès de la Colonisation française. 1<sup>re</sup> Série* 5 »

### Poèmes et Légendes

Marc DE LARREGUY (de Civrieux). *La Muse de Sang* (Préface de Romain Rolland) ..... 3 »

En préparation :

Albert THIERRY. *Le Révélateur de la Douleur* (en souscription). 10 »

### Faits divers

Louis NOGUÈRES. *Le Suicide de Philippe Daudet*. Plaidoirie prononcée les 12 et 13 novembre 1925 devant la Cour d'Assises de la Seine ..... 10 »

### Politique Internationale

Christian RAKOVSKI. *Roumanie et Bessarabie* ..... 4 »  
— *Les Faussaires contre les Soviets* (Matériaux pour servir à l'histoire de la lutte contre la révolution russe) ..... 4 »

### Grèves et Révoltes

Jean BRECOT. *La Grande Grève de mai 1920* (Préface de Pierre Lémont) ..... 1 »  
Maurice PAZ. *Les Révoltes de la Mer Noire* (Préface de Pierre Monatte) ..... 0 40

### Les Cahiers du Travail

I. *Lettres de la prison*, par Rosa LUXEMBOURG. .... 2 50  
II. *Un coup d'œil en arrière*. 1 50  
a) Pierre MONATTE. Lettre de démission au Comité Confédéral (décembre 1914).  
b) Alfred ROSMER. Première lettre aux abonnés de la *Vie Ouvrière* (novembre 1915).  
c) La circulaire de lancement de la *Vie Ouvrière* (avril 1919)  
III. *Deux conséquences de la Révolution russe* ..... 1 50  
a) DRIZZO-LOSOVSKY. *Conquête ou Destruction des Syndicats ouvriers*.  
b) Pierre PASCAL. Les résultats moraux de l'Etat soviétiste.  
IV. *Syrie et Cilicie*, par A. DELBEC ..... 1 50  
V et VI épuisés.  
VII. « *Les Fêtes du peuple* », par Jean MARGUERITE ..... 2 50  
VIII. *Idées sur l'organisation sociale*, par James GUILLAUME.... 2 »  
IX. *Réflexions sur l'avenir syndical*, par P. MONATTE..... 1 25  
X. *Le Contrôle ouvrier et les Comités d'atelier*, par Th. ARGENCE et A. HERCLET ..... 1 »  
XI. *Les Syndicats russes*, par A. CHLAPNIKOFF ..... 1 »  
XII. *Les Anarchistes et l'Expérience de la Révolution russe*, par Victor SERGE ..... 1 50  
Les 12 fascicules : 15 francs.  
Reliés pleine toile noire : 20 fr.

### Divers

*La République du Travail. Voyage en Russie Rouge*. 60 vues de la République Ouvrière et Paysanne des Soviets ..... 4 »  
Léon TROTSKY. *Cours nouveau* 2 »  
James GUILLAUME. *Études révolutionnaires*, 2 vol. chaque .... 9 »  
— *L'Internationale. Souvenirs et Documents, 1864-1878*. Tomes III et IV, chaque ..... 7 50

## UNE CARTE MURALE EN COULEURS DE L'U. R. S. S.

Cette carte, d'un format 100 x 130, comprendra à une même échelle, l'ensemble de toutes les Républiques soviétiques d'Europe et d'Asie. L'emploi d'une seule échelle a pour but de corriger les erreurs qu'engendre la fâcheuse habitude de toujours représenter à des échelles très différentes l'Europe et l'Asie. Ce sera une carte politique et une carte économique. Prix : 1 exemplaire 4 couleurs, 10 fr. ; 6 ex. : 50 fr. ; 13 ex. : 100 fr. (SOUS PRESSE).

F. RIEDER & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
7, Place Saint-Sulpice, 7. — PARIS, VI<sup>e</sup>



viennent de publier dans leur collection des

PROSATEURS ÉTRANGERS  
MODERNES

KNUT HAMSUM

LA FAIM

De 1890  
la faim au ventre  
à 1920

PRIX NOBEL

... Extraordinaire, vraiment, et qui ne ressemble à aucune œuvre connue. N'allez pas vous imaginer que ce titre cache un livre de révolte sociale, des prêches ardents, des anathèmes et des revendications. Nullement. La Faim est le roman d'un jeune homme qui a faim, voilà tout, qui passe des jours et des jours sans manger, et qui n'a pas une plainte, et qui n'a pas une peine. Nul autre drame. Nulle autre action, dans ce livre, que la faim. Et dans ce sujet poignant... une diversité d'impressions, d'épisodes renouvelés, qui font de ce livre une œuvre unique et qui passionne.

OCTAVE MIRBEAU.

La Faim a été traduite sur le texte définitif de l'édition norvégienne par GEORGES SAUTREAU et est précédée d'un témoignage d'OCTAVE MIRBEAU

Un volume in-16, broché, 290 pages..... 10 fr.

Dans la même collection :

Du même auteur :

VICTORIA ..... Un vol. : 9 fr.

Un vagabond joue en Souridine. Un vol. : 9 fr. Au Pays des Contes... Un vol. : 9 fr.

F. RIEDER & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
7, Place Saint-Sulpice, 7. — PARIS, VI<sup>e</sup>

annoncent la publication de

L'ESPRIT

Les cahiers de l'*Esprit* continuent l'action de la revue *Philosophie*, qui a été supprimée au moment de sa protestation contre la guerre du Maroc et de son hommage à la Révolution Russe. Ils publient dans leur premier numéro :

\*\*\*..... Y

HENRI LEFEBVRE : La Pensée et l'Esprit. — GEORGES POLITZER : Introduction. — PIERRE MORHANGE : La Présence (I). — GEORGES-PH. FRIEDMANN : Ils ont perdu la partie éternelle d'eux-mêmes. — T.-S. ELIOT : La Terre mise à nu. — HEGEL : La Conscience Malheureuse (I). — Description de ce temps (I). — Misère de ce temps.

ET DE

PHILOSOPHIE

Les volumes de la collection « *Philosophie* », poursuivront dans un domaine moins immédiat la même chasse que les cahiers de l'*Esprit*. Du 1<sup>er</sup> avril 1926 au 1<sup>er</sup> avril 1927, cinq volumes paraîtront. Ce sont :  
1. — SCHELLING : Sur l'Essence de la Liberté humaine. Traduction G. Politzer. Préface de Henri Lefebvre (PARU). — 2. — MORHANGE, LEFEBVRE, POLITZER : Voici ce qu'il y a (Tome I). — 3. — JEAN WAHL : Commentaire du Parménide de Platon. — 4. — WILLIAM BLAKE : Les Premiers Livres Prophétiques, traduction et notes de PIERRE BERGER. — 5. — NORBERT GUTERMAN : La vie est unique.

ABONNEMENTS AUX SIX PREMIERS NUMÉROS DE L'*Esprit*

FRANCE, BELGIQUE, LUXEMBOURG. 30 fr. Le n° 10 fr.  
ÉTRANGER ..... 45 fr. Le n° 12 fr.  
PAYS A CHANGE BAS..... 25 fr. Le n° 12 fr.

SOUSCRIPTION AUX 5 PREMIERS VOLUMES DE *Philosophie*

On peut souscrire aux cinq volumes annoncés plus haut au prix global de 50 fr. (ajouter 10 % pour frais d'envoi en France, 15% à l'étranger).

ABONNEMENT GLOBAL AUX SIX PREMIERS NUMÉROS DE L'ESPRIT ET AUX CINQ PREMIERS VOLUMES DE PHILOSOPHIE

FRANCE, BELGIQUE, LUXEMBOURG.. 80 fr.  
ÉTRANGER ..... 95 fr.  
PAYS A CHANGE BAS..... 75 fr.

S'abonner, c'est d'abord se garantir absolument pendant toute la durée de son abonnement contre les prix plus élevés que les fluctuations du change, la hausse des matières premières et des prix de fabrication amènent fatalement. C'est bénéficier sur le prix du numéro et des volumes achetés séparément d'une réduction très sensible. C'est s'assurer sans augmentation les numéros spéciaux que l'*Esprit* publiera à un prix plus élevé que celui annoncé.

EXTRAIT DU CATALOGUE

---

GUGLIELMO FERRERO

ENTRE LE PASSÉ ET L'AVENIR

Un volume..... 11 fr. 25

---

DISCOURS AUX SOURDS

Un volume..... 12 fr. »

---

ALAIN

Le CITOYEN contre les POUVOIRS

Un volume..... 13 fr. 50

---

MIGUEL DE UNAMUNO

VÉRITÉS ARBITRAIRES

Un volume..... 10 fr. »

---

FRITZ VON UNRUH

NOUVEL EMPIRE

Un volume..... 9 fr. »

---

KRA, ÉDITEUR